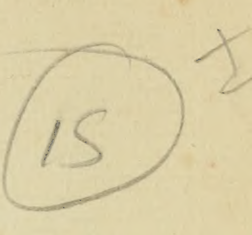

3 1761 07994540 8



LA MER

DU MÊME AUTEUR

Le Siège de Berlin, pièce en un acte, en prose.
Le Roi Aveugle, pièce en trois actes, en vers.
Eglesygne et Flourdelys, pièce en trois actes, en prose.
Le cas de M. Francisco Ferrer, essai.

POUR PARAITRE :

Clocke Roeland, poèmes (comprenant la *Montagne au Marais*).
Le Roi Payllighann, ou du Gouvernement des hommes, tragédie philosophique, en prose.
Le Banquet, tragédie philosophique, en prose.

PIERRE BROODCOORENS

LA MER

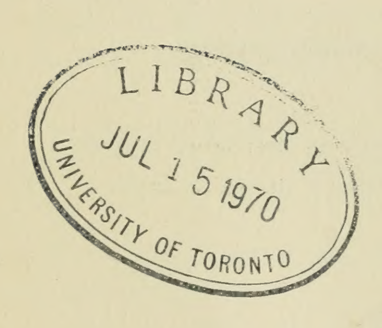
Légende lyrique en quatre parties

« L'homme le plus fort est l'homme
» le plus seul. »
IBSEN. *L'Ennemi du Peuple.*



Bruxelles
26-28, Rue des Minimes
1911

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE


LIBRARY
JUL 15 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A Camille LEMONNIER

mon maître illustre et génial,
en témoignage d'un respect et d'une gratitude
que rien n'altèrera jamais,
je dédie cette épopée
qui glorifie son existence admirable,
exemple immortel de ce que peut
sur un sol réfractaire à la Beauté,
une volonté d'apôtre et de poète
servie par la plus haute et la plus rare probité littéraire.

P. B.

PERSONNAGES

ROLF BARENSEN, corsaire, capitan de l'*Idéal*.
GUERRITT WARANDE, laboureur.
L'AMMAN FARAZYN.
KEE FARAZYN.
DIRK, gardien du phare et père nourricier de Rolf.
TOBIAS, le sonneur de cloches et tuteur de Guerritt.
KOBUS, fossoyeur.
BORLUUT, second de Rolf.
SCHIPPER FONS, matelot à bord du *Vautour*.
LE HÉRAUT à la trompe.
FLORIS, rhétoricien de la chambre des Vioolieren.
TYBALT, id.
FRA HIERONYMUS, moine.
PIETER, peintre.
JORG, id.
LAMME BULTEKE, tenancier du *Cheval Marin*.
DA, servante flamande.
Le Marchand de toile.
id. tapis.
id. fers battus.
id. cuirs.
id. d'oiseaux.
id. miel.
id. dentelles.
id. légumes.

Un bourgeois. — Un paysan. — Un tisserand. — Un foulon. — Un capitaine de milice. — Un bateleur. — Un charlatan. — Un laboureur. — Un pêcheur.

Les petits enfants aux étoiles.
L'Ange Gabriel. — Le Coq. — Le Bœuf. — Les quatre Brebis. — L'Ane. — Le Fou.
Le Chœur des Pauvres Gens.
Le Chœur des Ouvriers Agricoles.
Les Ombres derrière la fenêtre.
Pêcheurs. — Laboureurs. — Tisserands. — Foulons. — Poorters. — Poorteresses. — Gens d'armes. — Fillettes et garçons, etc, etc.

L'action dans une Flandre de rêve, somptueuse et rubénienne, avec des costumes qui sont du vieux temps, mais des mœurs qui sont de nos jours.

PREMIÈRE PARTIE

Malgré le vent et malgré la tempête
Auprès des miens,
Ma belle, je reviens.
En vain sur ma tête
L'ouragan gronda,
Ma belle, me voilà.
Sans ce bon vent du sud, jamais
Vers toi je ne reviendrais.
Ah ! souffle, souffle encor, bon vent :
Ma belle en ce jour m'attend.
Ah ! Ah ! La ! La ! Ah !
Des confins de la terre,
A toi, toujours,
J'ai pensé, mon amour !
J'ai bravé le tonnerre
Et la vague et le vent :
Je t'apporte un présent.
Grâce au bon vent, je viens encor
Avec une chaîne d'or !
Bon vent ! ah ! souffle sans faiblir,
Ce don lui fera plaisir !
Ah ! Ah ! La ! La ! Ah !

RICHARD WAGNER.

Fliegende Holländer.

PRÉLUDE A LA MER VAINCUE

Un petit port de la côte de Flandre. Au fond, très loin, la mer sous le soleil. Un ciel rose et blond s'arrondit par dessus, tandis qu'une buée d'argent tremble sur tout le paysage qu'elle gaze délicieusement. On dirait d'un matin au bord de la Lys, d'Emile Claus. A gauche, au deuxième plan, la digue : massif de sable roux ardent, tavelé d'éclatantes plaques d'émeraude. A l'extrémité d'un môle, un phare vermoulu, de l'époque du siège d'Ostende. De ci, de là, dans une darse, des barques de pêche, aux cuivres miroitants. A droite, au premier plan, sur la digue, un vieux cabaret, à auvent, aux murs blancs fraîchement recrépis. Devant, une terrasse : tables et escabeaux peints en vert clair. A la façade, au-dessus de la

porte, une touffe de houblon se balance au gré de la brise. Les carreaux minuscules et bombés des fenêtres sont sertis en des croisillons de plomb mince, tels que des pièces de vitrail. Le premier plan est occupé, à gauche, par une esplanade plantée d'acacias et de platanes. On y voit aussi des bancs rustiques. Un perron dallé, à balustrades fleuries, descend en biais, de gauche a droite, vers la mer. Le rideau s'entr'ouvre. On découvre Kee, debout sur la digue. Elle scrute l'océan, la main droite en visière par-dessus les yeux. La mer doucement clapote. L'éclair blanc d'un vol de mouette traverse le ciel d'une zébrure brève. Entrent par la droite, débouchant de la digue, l'Amman Farazyn et Guerritt Warande. Ils sont en costume de fête.

FARAZYN *aperçoit Kee. Il hausse les épaules puis, désignant sa fille, à Guerritt :*

La vois-tu ?

Il appelle :

Kee !

GUERRITT

Oh ! Je m'en doutais bien... Depuis des jours la certitude se fait en moi

plus lucide, plus positive.
Elle martèle mon cerveau
à coups de motifs et de preuves,
à coups de signes nets, de réalités neuves
et plus tangibles, transformant
en évidences les ferments
imprécis de mes conjectures.
Elle aime, je vous dis, ce marin d'aventure.

FARAZYN, *même jeu :*

Kee ! Kee !

KEE, *descendant enfin de la digue et s'approchant de son père et de Guerritt Warande. Comme en rêve :*

Le pavillon de l'*Idéal*,
à la pointe du mât hissé comme un signal,
ne barre pas encor de sang les enfléchures.
L'heure au Beffroi n'a point tinté :
Voici les roses de l'Eté
qui se fanent dans l'ombre des porches d'Automne.
Oh ! pour Flandre, mon Dieu, faites que bientôt sonne
la trompe rauque sur la mer.
Je vous dis que les gels d'hiver,
dans les tours de vertige et de gloire ancestrales,
glacent le cœur ardent des cloches patriales !

FARAZYN, *lui prenant affectueusement la main :*

A quoi penses-tu, Kee ?

GUERRITT, *suppliant :*

O Damoiselle Kee, vos peines
m'angoissent chaque instant davantage. Je suis
comme un mur sans soleil et sans lierre, depuis
des jours et des semaines.
Hélas ! L'aube, en naissant, sur cette digue-ci,
vous trouve languissante et berçant vos soucis
au roulis d'on ne sait quelle chimère obscure,
vers le large où, jadis, cingla sous sa mâture
d'orgueil amplifié, vers les Indes, au loin,
le bateau rouge du marsouin.

FARAZYN, *hochant la tête :*

Ah ! Guerritt n'a pas tort, sûrement non. Ta vie
s'écoulait autrefois sans toutes ces envies
romanesques et folles peut-être, parmi
les braves gens que l'on connaît, les bons amis,
et, surtout, Kee, nos sites, les sites de Flandre,
les horizons aimés déjà par les aïeux :
Le fleuve, le moulin, la haie, où les caïeux
éclatent, fleurant bon le buis et l'aubépine ;
nos bois de baliveaux, où ta robe aux épines

laissait parfois des fils de soie ou de linon ;
et puis les chemins creux ; et puis, entre les ormes,
profilant sur le ciel tout pommelé leurs formes
en poivrière, les clochers
rustiques découvrant leurs meneaux guillochés...
Que c'est bon cependant d'aimer ces humbles choses
du pays ! Ça vous tient le cœur chaud, et repose
des moments durs qu'on a, des fois. Je me souviens,
de ces longs soirs de novembre où la pluie
battait. Et je te vois, les pieds sur les chenets
de fer, cousant, tâchant, à points égaux et nets,
à quelque broderie,
ou bien tes doigts maniant les fuseaux,
souples, agiles, au carreau
entrecroisant la trame arachnéenne et fine
d'une dentelle de Malines...

soupirant :

Que c'est donc loin, tout ça !..

GUERRITT, *avec amertume :*

Rolf Barensen l'attire...

FARAZYN

Ne dis pas de mal de Rolf, mon garçon. J'admire
cet homme sans réserve et presque avec respect,
tout amman que je suis. Alors que Flandre en paix

somnole et vaque à son train-train, Barensen trace
pour elle des chemins où grandira la race.
Son vouloir est de fer.
Il marche à son destin au milieu des éclairs
de son génie intense et profond et tenace.
Dans les rios géants il a jeté sa nasse
résolument. Il est à coup sûr le premier
qui se soit enquis des sentiers
par lesquels aujourd'hui nos rudes caravanes
s'en vont vers les soleils de l'Inde, qui basanent.
Rolf est un saint, garçon. Je l'aime et le bénis :
Mais il est entendu qu'à toi seul j'ai promis
la main de Kee. Je veux en ceci rester ferme,
et je le resterai, crois-moi.

KEE, *avec un geste de violente dénégation :*

Je veux un terme
à ces projets incohérents où se débat
comme en des rêts, mon cœur. C'est vers lui seul, là-bas,
que s'en vont mes désirs, galères capitanes
battant pavillon noir sur la Mer Océane !
Oh ! son esprit sur mon esprit s'étend. Au bout
de tout ce qui, grondant et volontaire, bout
dans ma chair, dans mon cœur, d'instinct libre et sauvage,
je sens sa main de fer qui détruit et ravage,
mais qui ranime, mais qui fait

que l'âme, par moments, se sent prise et renaît,
et se réveille, et sort, mûre pour la victoire,
des mythes abusifs et des sens vexatoires.

GUERRITT

Malheur !...

KEE

Oh ! de tout mon orgueil à leur conquête prêt,
je veux marcher vers les tropiques
où s'ouvrent, aux matins surchauffés des forêts
vierges, les fleurs bizarres, utopiques,
des équateurs étouffants mais épiques,
où tremble à l'orient limpide de l'aiguail
le dernier rayon d'or du dernier idéal.
Là-bas, oh ! là-bas, dans les suds en feu, méandrent
les routes où bientôt s'élancera la Flandre
de l'avenir. Elles s'ouvrent à son essor
démesuré vers une meilleure ère,
vers la trouée enfin totale du mystère.
J'y veux marcher, pieds nus, au bras de mon amant.
J'y veux...

FARAZYN, *l'interrompant :*

Pauvre Kee ! Tu te flattes
d'illusions, va ! sous notre toit
Rolf ne peut condescendre à vivre auprès de toi :
Sur le vaste Océan seulement se dilate
son cœur, sous l'endrivet d'azur et d'écarlate.

KEE

Si je n'ai pas encor sa foi,
du moins je sais que ses yeux s'arrêtèrent
sur moi, câlins et fauves, autrefois.
C'était comme une tunique d'ardeurs solaires
torrides, une lave rouge de volcan
qui sur moi, tout-à-coup, fleuve d'or corruscant,
descendait. O mon père,
vous savez bien que Rolf incarne ma raison
d'être en ce monde bas, où chaque vie, enclose,
se débat dans le désespoir
et la terreur de s'en aller un soir
pour toujours au néant, où s'effondrent les choses,
sans emporter, au fond du cœur,
l'immense et pur frisson sublime d'une cause!

FARAZYN

Il ne peut te comprendre, il ne peut t'écouter.
Les coutumes locales
nous enserrent, nous autres. Barensen, toujours,
ne verra dans nos mœurs flamandes qu'une escale
au milieu de cette vie aventureuse, où
se déploie en plein vent son instinct clair et fou !

KEE, *avec exaltation :*

Je sens que c'est vers moi que se gonfle sa voile,
si droite, et fière, et haute, que la nuit, au ciel,

elle étendrait sur les étoiles
son ombre violette où tremblent des opales !
Vers moi qui, sur la digue, l'espère et l'attend,
gigantesque elle s'enfle, et s'incurve, et se tend.
Oh ! vers moi Rolf s'en vient, ses rudes mains emplies
des grappes lourdes qu'elles ont cueillies
aux ceps prodigieux de l'espace et du temps,
et je devine, et je pressens,
derrière l'horizon, bondissant sur les lames,
ses mâts empanachés de signaux et de flammes !

Depuis quelques instants une foule endimanchée a envahi la digue et l'esplanade : Paysannes et paysans en costumes nationaux ; bourgeois somptueusement vêtus, pêcheurs, enfants, etc. Très loin, sur la mer, on entend, à intervalles réguliers, des sons de trompe. La terrasse du vieux cabaret, à droite, est prise d'assaut par des bandes de jeunes garçons et de fillettes.

GUERRITT

Notre-Dame et Jésus ! Depuis que, dans ce port,
les foules denses accourues
d'heure en heure évoquèrent, d'indices accrue,
la possibilité de voir surgir enfin
les gréements revenus de l'Océan Indien ;
depuis le jour où, dans chaque mémoire,
se précisa, plus hautaine, la gloire

du corsaire parti, voici tantôt trois ans,
vers les Echelles du Levant,
pas une, en son retrait, fût-elle poorteresse,
qui, tout en filant, ne caresse
l'espoir de retenir un instant les yeux verts
de ce méchant marin. Certes, pour l'Univers,
son œuvre est probe et méritoire.
Rolf est l'aigle qui plane en vols audacieux
dans le vertige errant de l'espace et des cieux.
Mais pourtant, nous aussi, Kee, nous sommes utiles :
Oui, nous qui, dans la terre ingrate, sans un choc,
au pas lent de nos bœufs plantons l'acier du soc.
Toute tâche ici-bas en grandeur est fertile.
C'est nous, les têtus, les taiseux,
qui façonnons le terreau lourd des gueux,
la Flandre, Mère-Flandre, Kee, notre patrie,
la nation du bon droit, d'ère en ère nourrie
de la chair et des os des ancêtres flamands,
que malaxent nos poings de geindres
dans la pâte qui fait les miches de froment.

Pendant les dernières paroles de Guerritt sont arrivés Tobias, le sonneur de cloches ; Kobus, le fossoyeur, et les échevins.

TOBIAS, *serrant les mains de Guerritt avec effusion :*

Bravo, fils !

FARAZYN, *frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme :*

En conscience, garçon, je proclame
que voilà des paroles hautaines et mâles !

KEE, *troublée :*

Rolf est le plus hardi.
Parmi vous, et réduit à votre terre-à-terre,
sa volonté constante de progrès
et de savoir, de plus en plus austère
et précurseur, s'irriterait.

GUERRITT, *avec un geste violent :*

Il ne m'importe
que cette volonté bouille sur place ou sorte !
Je sens confusément
qu'en moi seul resplendit, décisive, intégrale,
la vérité qu'au cours des temps,
passionnément,
mes aïeux ont cherchée, en hoquetant leur râle !

Se tournant vers la foule :

N'est-il pas vrai, garçons ?...

UN LABOUREUR, *à son petit gars qu'il tient par la main :*

Gueritt a bien parlé, Balt : Retiens la leçon.

UN PÊCHEUR, *s'approchant :*

Il faudrait plutôt vers l'Espace et vers le Large
lui tourner les regards !

LE LABOUREUR,

Restez à vos filets !

LE PÊCHEUR

Vous, à votre charrue !...

LE LABOUREUR, *montrant son fils :*

Cet enfant est le mien !

LE PÊCHEUR

Vous n'avez pas le droit, sous ce prétexte vain,
d'entraver l'élan qui se rue
vers le Bonheur !

DIRK, *devant la coupole du phare, dans un grand geste halluciné :*

Une voile ! Une voile !...

Il sonne de la trompe. Une corne marine, au large, lui répond, de plus en plus distinctement. Une voile rousse paraît à l'horizon.

FARAZYN

C'est l'*Idéal !...*

Remous dans la foule. Tous remontent le théâtre et se répandent sur la digue. Les échevins scrutent la mer au moyen de jumelles et de longues-vues.

UNE VOIX

Est-on sûr que ce soit le bateau de Rolf ?

DIRK

Ne reconnaissez-vous pas la coque drapée
de pourpre et de velours à franges ? Et les mâts
dans leur trame d'agrès ? Et les voiles râpées,
de chair qui vit, de chair qu'en travers on somma
des initiales flamboyantes
du capitan de l'*Idéal ?*

KEE, *dans une sorte de délire :*

C'est la nef de l'Elu :
Elle surgit au loin, dans son orgueil voulu,
condor des étendues,
abritant l'infini sous son aile tendue !

FARAZYN, *agitant dans l'air son grand chapeau noir, avec enthousiasme :*

Sonnez, sonnez, trompes, fanfares !
Voyez, voyez : Du haut du phare,
Dirk, le veilleur, le père nourricier
du nautonier,

sur la mer vient de reconnaître
la voile de son fils, qui fut aussi son maître.
A tous échos, à tous les vents,
sonnez, sonnez, les olifants,
sonnez les trompes
à travers le ciel bleu, jusqu'aux confins du monde !

LA FOULE

La voici ! La voici !... Où ?... Là-bas !... cette tache rousse ?... Oui... Je ne vois rien... Si, si... A gauche, où vous voyez planer ces deux mouettes... Ah ! Ah !... En effet...

KEE, *exultante, les deux mains jointes sur son cœur :*

Mon Rolf, tu ne sauras jamais comme je t'aime !...

Le veilleur Dirk descend du phare avec vélocité ; il se mêle à la foule, serre des mains, à droite, à gauche, et répond de son mieux aux félicitations qu'il reçoit.

DIRK, *à Kee, qu'il regarde avec tendresse :*

C'est mon fieu, tout de même !

KEE, *joyeusement :*

Oui, veilleur !...

La foule ne cesse d'affluer sur la digue. Des acclamations commencent à partir.

FARAZYN, *à l'un des échevins :*

Oh ! les foules immenses !...
Voyez donc comme au port
elles accourent, de plus en plus denses,
pour voir sur l'Océan croître la nef du Fort !...

*L'*Idéal, *en effet, se rapproche de plus en plus de la côte. On distingue, à présent, tous les détails du gréement. On voit les matelots répandus sur les passerelles, juchés sur les vergues et dans les hunes. Hourras de la foule, auxquels répondent ceux de l'équipage. A l'avant, Rolf Barensen debout, tête et cou nus, agitant un grand étendard de soie écarlate.*

KEE

Toute elle est pavoisée !
Oh ! les flammes de sang qui claquent au grand mât !
Mon Rolf, vers toi mon cœur de fiancée
bondit dans sa ferveur outrepassée,
depuis l'instant où Dirk nomma
la barque d'or, aux splendeurs écrasantes,
qui fait jaillir sous sa barre pesante
des émeraudes et des diamants !...

DIRK, *montrant l'*Idéal *à la foule :*

Elle vient triomphale
avec ses grands signaux soulevés de rafales.

et son nom à la proue au soleil miroitant...
Oh ! mon fils bien-aimé, dans le matin qui bouge,
te voilà, te voilà, sous ton étendard rouge ;
et je te reconnais, corsaire audacieux,
rien qu'aux vouloirs hardis qui luisent dans tes yeux !

Il descend rapidement l'escalier de pierre qui mène au port. Farazyn et les échevins s'avancent à l'issue de l'escalier sur l'esplanade. Rolf, au bras de Dirk, gravit les marches. L'équipage suit, portant d'innombrables caisses et coffres. La foule derrière eux envahit le théâtre. Tumulte et acclamations.

ROLF, *débouchant sur l'esplanade, à ses porteurs :*

Déposez tout ici...

A Dirk, en lui serrant longuement les mains :

Mon brave Dirk, que je suis heureux
de vous revoir !... Il y a si longtemps !...

Les cloches se mettent à sonner dans la campagne. Farazyn, entouré des échevins, s'avance au devant de Rolf.

FARAZYN

Capitaine, avec quels transports
nous vous voyons atterrir à nos côtes !
Pour décorer nos maisons nues,

voici plus de trois ans
que vous avez cinglé vers les mers d'orient
où dormaient, hier encor des hommes inconnues,
les merveilles d'un monde étrange et colossal.
Pour assouvir nos faims, Maître, aux rivages vierges
qui dés suds enflammés et torrides émergent,
vos bras noueux, vos mains dures de cals,
sur les vignes de vie
ont gaulé magnanimement
les pommes d'or qui manquent au pays flamand.
Existence de lutte ardente soit bénie !
A présent parmi nous, Barensen, vous voici.
Oh ! notre cœur exulte, et notre gratitude
en procession vers vos soucis
et votre œuvre fervent et hautain accompli
aux mystérieuses latitudes,
s'avance et monte avec les croix
de notre admiration qui rayonne et qui croît !

LA FOULE

Vive Rolf Barensen ! Vive Messer Farazyn !

ROLF, *d'une voix entrecoupée :*

Merci, Chef des Anciens du bourg où je suis né !
Merci du fond du cœur !

Farazyn et Rolf se donnent l'accolade.

ROLF, *s'agenouillant :*

Azur flamand, de brumes apâli,
sites et horizons, braves gens du pays,
salut ! Je vous revois enfin. Sol que je foule,
glèbe que mes aïeux arrachèrent aux houles
désastreuses de l'Océan,
à nouveau sur ton tuf fécond mes bottes pèsent :
Je te retrouve, et te touche, et te sens,
et frénétiquement, en pleurant, je te baise !

Il porte à ses lèvres, avec émotion, une motte de la terre de Flandre, puis se relève, transfiguré :

Oh ! maintenant en moi se rue
une joie immense, une joie accrue
de tous mes désirs exaucés !
Je renais à l'espoir. Les nuages s'écartent.
Et voici le soleil, tout-à-coup, sur mes mains
qui haussent en plein jour mon bonheur surhumain !

A Borluut, en lui montrant le peuple assemblé :

Donne !

LA FOULE

Vive Rolf Barensen !

On s'arrache les voiles de gaze précieux, les foulards de soie, les cachemires, les draps d'or et d'argent. On

voit s'engouffrer sous les vastes houppelandes et dans les paniers les diadèmes de pierreries éblouissantes, les tapis de la Perse, aux dessins somptueux, les vases de la Chine, en porcelaine diaphane, où sont peints des monstres fantastiques, les colliers de piastres enfilées, les bracelets d'opales et d'améthystes, et les grosses bagues massives où se tordent des chimères d'or.

FARAZYN, *très ému :*

Merci mille fois, Capitaine, au nom de ce bon peuple que vous comblez...

ROLF

C'est mon devoir...

Les rangs de la foule s'écartent devant une longue théorie de jeunes filles en atours festifs, que précède Kee, portant une brassée énorme de fleurs des champs.

FARAZYN, *présentant Kee à Rolf :*

Ma fille Kee...

KEE, *rougissante et n'osant lever les yeux sur Rolf qui la contemple en silence, avec un sentiment d'admiration où se mêle une joyeuse stupeur :*

Capitaine Barensen, au nom des villes, des villages

et des hameaux de Flandre, je vous offre ces fleurs coupées, ce matin même, dans les petits jardins bordés de buis des chaumières sur la digue et des maisons dans les béguinages... Acceptez-les, ces fleurs, comme le plus doux présent que puisse offrir la patrie à l'enfant illustre qui s'en revient vers elle...

LA FOULE

Vive Rolf Barensen !...

ROLF, *à Kee, vivement et à voix basse, tandis qu'elle lui remet la brassée de fleurs :*

Kee !...

KEE, *chancelante, d'une voix étouffée :*

Rolf !

A part :

Il m'a reconnue !

GUERRITT, *à part, avec rage :*

Est-ce qu'ils se connaîtraient ?...

ROLF, *à voix haute :*

Enfant divine, ô jeune fille flamande, ces fleurs me sont chères à jamais...

D'un geste plein de noblesse, il prend la gerbe des

mains de Kee, en hume la senteur, passionnément, puis passe les fleurs à Borluut. Les mouchoirs s'agitent et les voix de la foule, qui se disloque, une fois encore font retentir l'acclamation :

Vive Rolf Barensen !

RIDEAU

DEUXIÈME PARTIE

« La piéucello s'envai, pécaïre !
» S'envai à la gardo de Dieu,
» s'oublida, jusqu'au prim soùlèu,
» i cansoun de soun Calignaire ».

PAUL ARÈNE.
Chanson provençale.

La Reine. — O Carlos ! que faites-vous de moi ? Je n'ose point m'élever jusqu'à cette mâle grandeur, mais je puis vous comprendre et vous admirer.

Carlos. — Ne suis-je pas fort, Elisabeth ? Je vous tiens dans mes bras et je n'hésite pas.

SCHILLER.
Don Carlos. Acte V.

L'AURORE

SUR LES

POMMIERS EN FLEURS

Le verger de la ferme Farazyn, à Oosterbeke, au milieu des terres. L'herbe croît, drue, entre les troncs verdâtres des vieux pommiers rameux, dont les branches déjetées hissent, dans le matin qui naît, l'étoilement virginal de leurs myriades de fleurs roses.

A gauche : *sinueuse, perpendiculaire à la rampe, une haie d'épines-vinettes. Au premier plan, derrière cette haie, de l'autre côté du verger, un noyer ; au second plan, le fournil de la borde Warande, voisine de la ferme Farazyn : murs de terre glaise craquelée au soleil ; toit de chaume moussu, sous des chevelures frisselantes de feuillages argentés.*

Au fond : *se détachant sur les verdures en une éblouissance crue, tavelée de plaques déchiquetées d'ombre mauve, la façade nord, fraîchement recré-*

pie, de la ferme Farazyn. Au milieu, sous un auvent couvert en ardoises, une porte basse qu'encadre une treille, et rayée transversalement de bandes alternées vertes et blanches. A gauche : la fenêtre de la chambre à coucher de l'Amman; à droite : celle de la chambre de Kee. Les volets sont hermétiquement clos. Leur décoration s'harmonise à celle de la porte. Entre la haie et le pignon est de la ferme, derrière une porte à claire-voie, un chemin de terre longeant un pailler adossé au pignon. Auprès de la fenêtre de la chambre à coucher de Kee, mais un peu en retrait vers la droite, une tonnelle de charmes, avec un banc rustique.

A droite : *des cimes de poiriers et de cerisiers; des érables, premiers arbres d'un bois qu'on ne voit pas.*

Par les interstices de la haie, le soleil, à son lever, se coule, avec des frissons élargis, jusqu'au gazon luxuriant du verger, où il allume des taches d'or mouvantes. Les feuillages bruissent, ruisselants de rosée printanière. Les merles sifflent, les pinsons tirelirent. On entend, au loin, les cocoricos des coqs s'interpellant de ferme en ferme. Avant que s'entr'ouvre le rideau on entend déjà le chant des ouvriers agricoles, qui se rendent à l'ouvrage et passent dans le fond du théâtre. Ce chant se poursuit

pendant quelques minutes encore après que la scène s'est découverte.

Alors on voit Rolf, anxieux, caché dans la tonnelle. Il épie le lever de Kee. Bientôt les volets de la chambre de la jeune fille s'écartent, vivement rabattus, avec un bruit sec, contre la muraille réverbérante. Kee, les bras et le cou nus, souriante apparaît dans l'embrasure ensoleillée. Elle porte une robe de mousseline très légère. L'incarnat et la blancheur de son teint éclatent, comme un cœur de rose, sous les torsades lourdes de sa chevelure flave, où l'aurore radieuse darde des barbelures d'or.

KEE, *à la fenêtre. Elle aperçoit Rolf. Alors, plissant les paupières, avec une agacerie câline de chatte, elle ferme à demi ses yeux gris et laisse couler vers son amant qui s'élance, les bras ouverts, un long regard chargé de tendresse et de volupté :*

Mon Rolf chéri !

ROLF, *serrant Kee sur son cœur :*

A présent seulement dans mon être sourit
comme entre ces pommiers, radieuse, une aurore.
Mon âme qu'elle inonde, en silence l'adore,
ô miracle, plus chaste et rose infiniment

que celle qui s'étire aux horizons flamands.
Kee divine ! L'instant, certes, est admirable :
Vois ! L'aube qui frissonne argente les érables.
Une brise embaumée enivre la forêt,
et mon cœur qu'elle trouble, alors tu parais,
pour un instant pareil aux mouvantes ramures
s'emplit de cris d'amour, de chants et de murmures.

Il baise les lèvres de Kee, passionnément.

KEE, *renversée sous son étreinte :*

Oh ! ce bonheur est le premier !
Mon Rolf chéri, comme je t'aime !

ROLF, *avec ivresse :*

Redis-le cent fois, mille fois,
le mot où la Nature a résumé ses fois
vives, sublime Bible formidable !
Le mot où l'être humain inextinguiblement
brûle, et puis, pour renaître, se meurt un moment
dans une volupté céleste et ineffable.

KEE

Je t'aime !

ROLF

Oh ! descends, cher amour ! Cette heure est celle même
où ton apparition sous la feuillée, surprenant

à la fois l'aube blonde et les ténèbres déjà blêmes,
fera croire au verger, de lueurs ébloui,
qu'une seconde aurore aux cieux s'épanouit.
Viens! Les sous-bois sont pleins de frissons indicibles.
Des sarisses d'argent prennent les troncs pour cibles.
L'ombre palpite, émue; un céleste éventail
de dentelle, semé des saphirs de l'aiguail,
sur les lointains où le brouillard s'attarde et rôde
déplie en frémissant ses branches d'émeraude.
Le rossignol nous hèle. Entends-tu des fouillis
de cimes ondulant, partir les gazouillis
amoureux que l'écho, de ramure en ramure,
redit aux profondeurs mauves de la nature?
Et la source, les nids, les mares, l'eau qui fuit,
Kee, le moulin, la ruche ou l'essaim noir bruit,
les basses-cours, les hautes herbes,
les entends-tu jaser, peuplant d'hymnes les gerbes
énormes des pommiers en fleurs, dont le grésil
rose étoile partout Flandre au sortir d'avril!

KEE, *posant un doigt sur ses lèvres :*

Chut!

Un long silence. La rumeur des cimes fleuries que balance la brise, de plus en plus se perçoit, traversée de jabotements, de pépiements et de roulades. Par moments elle décroît pour reprendre ensuite, crescendo.

C'est d'abord un murmure sourd, lointain ; puis, scandés par les deux notes brèves que module le coucou, une vague d'harmonie, un mugissement océanique, un mascaret bondissant et refluant de lames, avec des remous, des houles, un clapotis. Bientôt cependant cette symphonie sylvestre s'apaise ; la porte sur le jardin s'ouvre. Kee, sur le seuil ensoleillé, apparaît comme une vierge de Memling.

ROLF, *joignant les mains, avec admiration :*

Que tu es belle, Kee !

La jeune fille s'avance vers Rolf, lentement. D'abord le schipper recule devant cette délicieuse apparition. Puis, non sans hésitation encore, il tend à Kee une main timide et, respectueusement, la conduit au banc rustique, sous les charmes taillés. Tous deux s'asseyent. Rolf, l'une après l'autre, prend les mains de Kee. Longuement il les contemple, puis les porte à ses lèvres, avec effusion.

ROLF

Ah ! laisse-moi tes mains ! Elles ne sont créées
que pour laisser neiger, les effeuillant
un à un, de leurs doigts blancs
et fuselés, sur les tapis du rêve,
les roses et les lys mystiques du bonheur !

Tes bras sont faits de marbre pentélique
veiné d'azur et transparent;
ta gorge de déesse est noble et eurythmique,
et ses contours sont si purs et si beaux
qu'on les dirait arrondis au ciseau...

KEE

Oh! parle, enchante-moi; ta voix toute m'enivre,
mon Rolf. Et mes pensers
comme des nefs s'en vont sur ses flots cadencés...

ROLF

As-tu gardé la souvenance
du premier jour où je te vis?
Par aventure, à terre,
après une interminable croisière
aux Indes, un dimanche d'octobre, il y a
bien des années de cela,
j'étais descendu, l'âme en liesse.
Les reinettes déjà mûrissaient. Les pommiers
ployaient partout sous l'allégresse
sapide de leurs fruits. Je m'en venais de Madras. Dans le bourg
de Zevenvaarden, la kermesse
d'automne, au rythme des tambours,
des rommelpotten et des clarinettes
musiquait sur les terre-pleins.
Sous des guirlandes de feuillages,

arracheurs de dents, baladins,
aux badauds des villages
voisins, montraient leurs tours
harmoniés aux piaulements sauvages
des serinettes, des crincrins.
La foule vacarmait, rigoleuse, tassée
entre les étaux dressés en plein vent.
Oh ! les odeurs de fricassées
rissolantes de porc, de boudins noirs et blancs
grésillant dans leur jus ! J'errais parmi les rangs
pressés de bedaines, de bonnes trognes,
et de museaux lippus qui se renfrognent
en maugréant. Au détour du Groenwyck,
tout-à-coup, ô douceur, pareille à ces infantes
que le chevaleresque et languissant Van Dyck,
d'une brosse où le gris-perle et les moires chantent,
sous leurs godrons empesés, détacha
une rose à la main sur fond de lampas amarante,
tu m'apparus. Je ne vis plus que toi,
toi seule ! Tu portais une robe de faille
à ceinture ponceau. La jupe, à chaque pas,
bruissait et faisait des godets dans le bas...
Oh ! le regard, Kee, que nous échangeâmes,
ce double éclair qui confondait nos âmes
dans le même suprême et doux embrassement,
dis-moi, t'en souvient-il ?

KEE

Oh ! oui... Mais du lundi surtout, mon Rolf? Te rappelles-tu ?... Après le ruiters ommegang, j'étais entrée avec mon père au Guldenkasteel, sur la place?...

ROLF

Vous étiez attablés dans le fond... Par-dessus les têtes enténébrées, un nuage bleu volutait jusqu'aux lambourdes massives. Kee, votre père avait pris une pinte de bière de Louvain. Vous, dans un coin, un peu hautaine et réservée, comme il sied, un kaperke de blonde d'Audenarde. Vrai, je vois toujours la moue délicieuse que vous faisiez, chaque fois que vos lèvres carminées se trempaient dans la mousse aigrelette et floconnante du jus de houblon...

KEE

Ne nous avez-vous pas joints, ce jour-là ?

ROLF

Si fait. Soyez le bienvenu, m'a dit gravement l'amman, en déposant sa pipe. Oh! Kee, alors déjà j'aurais tant voulu vous dire, bien humblement, comme font les mariniers de Zélande : « Meisje jolie, puis-je vous offrir un morceau de zoetekoek, semé de tranches de melon ? »

KEE, *émue :*

Bien sûr?... Vous m'aimiez donc déjà?...

Elle se lève.

ROLF, *toujours assis, mais le buste tendu vers Kee et lui comprimant les mains entre les siennes, rudement.*

Si je t'aimais? Je te le jure!
Oh! mon sang bouillonnait
dans mes veines, dans mes artères,
rien qu'à deviner dans l'ombre qui s'amassait
le rayonnement blond qui nimbe ta figure!
Je ne sais quelle attraction invincible et sûre
vers toi poussait ma chair et mon esprit,
d'un coup et pour toujours épris,
et subjugués par les flammes tranquilles
qui serpentaient de tes pupilles
comme une lave vers mon cœur!

KEE

Rolf!

ROLF, *se levant à son tour :*

Oh! ne pas t'aimer, toi! Je ne suis que fournaise!
Ne pas vous aimer, vous, l'ombre de mes chemins?
J'ai passé des nuits à te guetter en ma braise,
à t'implorer, à supputer

des heures ta venue,
la tête entre les poings, n'en pouvant plus de sangloter!
Oh ! tu versas en moi des frénésies que j'ignore !
Comme un morceau du bon dieu je t'honore ;
tu me tiens sous tes petites mains, pantelant ;
ton souvenir, comme un serpent,
enserre en son étau de chair rose mon âme,
et je râle, me débattant
sous l'étreinte douce et tenace
de ses anneaux d'acier ductile, qui m'enlacent !
Toujours, toujours, dans tes remous
je te suis, m'écorchant aux ronces les genoux :
je suis celui qui tangue et roule en ton sillage
de muscles clairs, d'attirants cartilages,
et je devine tes présences au parfum
qu'en les touchant des mains
tu confères aux fleurs noires du gobelin !

Pause

Oh ! je trouve dans tout ton image bénie !
Avec emportement je te saisis
et, sur mon crucifix,
ce que je mords, avec furie,
ce sont tes lèvres rouges aux côtes meurtries
et dans le ventre ardent de Christ !
Tu es vraiment l'hostie expiatoire,

le pain blanc de vie et le vin bleu de victoire
qu'aux pâques d'humilité je reçois
avec la foi
du malade que la mort guette,
convulsé sur son lit,
tout son orgueil primitif aboli
dans une componction muette.
Oh ! tu descends en moi, l'émacié sur la pierre,
le bras en croix vers l'est, perdu dans la prière,
comme sur la forêt
les colombes de neige qui plane de mai !

Il s'agenouille devant Kee, puis avec une passion grandissante :

Pardonne-moi, si je délire,
ô brise du printemps dont mon âme est la lyre !
Chaque fois que tu passes je vibre, et je sens
que si tu me manquais je serais sans accent,
que ce serait la nuit et que tous les calices
resteraient dans ses ténèbres mornes fermés.
Hélas ! je suis la chair et tu es le cilice
et je me meurs de te porter !
Oh ! ne pas t'aimer toi, toi, ma toute Diane,
de mon tronc l'étroite liane ;
toi dont le cœur saigna de mes obscurs tourments ;
toi, dont l'âme est plus claire et vibrante qu'un livre,

toi qui m'enivres
de tes regards d'ambre clair et de sang ;
toi, dont les mains sont bonnes au cœur qu'elles broient:
Foyer d'ardeur, brasier mouvant,
qui projette ma cendre éparse, à tous les vents !

Pause

Te souvient-il de l'ombre, au bas du parc,
de l'eau qui miroite à la lune
clairement
sous les petites arches
du large pont ?
J'étais là. J'ai senti ton souffle sur mon front.
J'étais venu pour admirer ta marche,
souple et féline et belle de lionne heureuse !

Pause

La paix du soir tombait dans les couronnes des yeuses.
Tous les oiseaux s'étaient tus. Les roseaux
s'emplissaient de rumeurs joyeuses
et le firmament de clartés!
Oh! lorsque tu baisas, de tes lèvres humides,
le livre déposé dans le creux du sorbier,
j'ai senti ce baiser !

KEE, *chancelante :*

Ta voix toute me bouleverse.

Je ne sais quels torrents de ferveur s'y déversent
à flots, pour que je sente ainsi battre mon cœur !
Tandis que tu parlais, mes yeux, emplis de pleurs,
te souriaient ; j'étais heureuse, j'étais folle,
Rolf : Je buvais l'une après l'autre tes paroles.
C'était comme une assomption d'extase ; un éden
d'ivresse devant moi s'illuminant soudain.
Il me semblait vraiment que ses aubes en flammes
tremblaient, tuniques d'or, aux sanglots de ton âme,
et que ses au-delà de pourpre éblouissants
allumaient leurs rayons aux braises de ton sang !
Oh ! jamais je ne fus plus fière, plus vibrante !
Je chancelais, je riais, j'étais haletante ;
comprends bien : Jusqu'ici, jamais, mon bien-aimé,
ne jaillirent vers moi tant d'hymnes parfumés
d'amour. J'étais seule et triste. Oh ! Je me demande,
par moments, si c'est bien vers moi qu'elles ascendent
encor dans le frisson de l'air qui palpitait,
tantôt, les phrases d'or qui de ton cœur giclaient.
Oh ! vraiment je suis émue et vraiment je t'aime
mon Rolf !

Ils s'étreignent. Les cheveux de Kee se dénouent et ruissellent sur la poitrine de Rolf.

ROLF

Ah ! laisse-moi crier que je t'adore,

que jadis déjà j'aimais, sans savoir encore,
au milieu des jardins flamands qui m'étaient chers,
la virginité rose et blonde de ta chair.
Nulle femme pour moi ne fut aussi plénière
que toi, venue après tant d'autres, et pourtant
étant l'ultime, la première,
celle qui m'éveilla l'adorant prosterné
devant l'autel de songe des saintes chimères,
l'illuminé, depuis qu'en mon cerveau
je remâche le goût et l'odeur de ta peau,
et décompose et alchimise
le parfum qui sur tes pas se volatilise.

KEE

Oh ! mon Dieu !...

ROLF

En Guinée, à Seguala, j'ai vu les nègresses
au corps d'ébène huileux, aux lippes de tigresses,
mais enfantines ; à Canton,
penchant sur la rizière leurs chairs de laiton,
près des temples de laque et de jade féeriques,
les chinoises aux cheveux en pagode, aux yeux
fendus et doux ; en Amérique,
sous les tamariniers qui bordent quelque crique,
l'indienne, lame brune, qui ploie aux levants
ainsi qu'un cimeterre de bronze vivant

son corps damasquiné d'étranges tatouages.
Nulle ne me retint. Toi seule demeurait
vivace et droite en mon crâne rebelle,
toi seule, infiniment,
et tu m'étais totale, et tyrannique, et belle,
de m'évoquer, où que je fus,
vierge ingénue de retable,
en manteau bleu d'azur devant l'Agneau pascal,
Flandre, mon cher pays, Flandre, le sol natal !

KEE

Oh ! je ne puis pas ne pas te croire. Passive,
du moment que ton aile abrite mon envol,
je veux être celle qui te suit par tes rives.
Mon âme se cramponne à ton immense orgueil,
bouée
que je saisis, au hasard ballottée
par mes doutes, vagues de fer.
Dès à présent je suis ta compagne, la serve
soumise dont l'œil doux et patient observe
avec angoisse les plis lourds
que les gestes du maître impriment au velours
frangé d'argent de la portière.

ROLF, *se levant :*

Aussi, dès aujourd'hui, Kee, j'en parle à l'Amman...

Depuis quelques instants Guerritt et Tobias ont paru de l'autre côté de la haie, à gauche. Ils ont assisté aux effusions des deux amants. Guerritt semble consterné.

KEE, *les apercevant, à Rolf, bas, et avec effroi :*

Prends garde, ami !...

ROLF, *qui se disposait à sortir de la tonnelle, se retournant vers Kee, avec étonnement :*

Quoi donc ?...

KEE, *le rappelant auprès d'elle et lui montrant les deux intrus :*

Tu vois... Ils nous épient...

ROLF, *incrédule :*

C'est impossible...

KEE, *peureusement :*

Quittons-nous, cher aimé... Il le faut...

ROLF, *haussant les épaules :*

Es-tu donc craintive à ce point?...

KEE, *se levant et se dégageant de son étreinte :*

Reviens à la ferme cette après-midi...

ROLF

Soit...

Guerritt et Tobias disparaissent derrière le fournil.

KEE

Justement ils viennent de s'en aller... Je me sauve...

ROLF, *avec humeur :*

Ah ! femme, femme !... Ton père est à la messe pourtant...

KEE

Qu'importe... Nous devons être prudents... A bientôt !...

Elle s'échappe des bras de Rolf qui veut la retenir. Au moment de pousser la porte de la ferme et de rentrer, Kee envoie à son amant un baiser des deux mains. Le schipper, après un moment d'hésitation et de gêne, fend l'air d'un geste énergique du bras. Il se taille une badine dans une baguette de sureau, sabre de-ci, de-là, quelques hautes herbes, puis s'enfonce dans le bois, à droite. Reparaissent de l'autre côté de la haie Guerritt et son tuteur.

GUERRITT

Eh bien ! qu'en dites-vous, parrain ?... Est-ce que j'avais exagéré ?...

TOBIAS

Non, diable !... Je n'en puis croire mes yeux...

GUERRITT

Vous comprendrez mieux mon supplice
quand je vous aurai confessé
que depuis quinze jours ainsi je les épie,
derrière ce fournil.
Je suis comme un martyr retourné sur le gril
surchauffé de sa jalousie !
Pas un instant ils n'eurent le soupçon
de ma présence ; et cependant
elle veillait, là, sous les feuilles,
avec ma haine qui croissait
en même temps que leurs deux frénésies
devant mes sens, mendiants à jeun, s'assouvissaient !
Je conçois, je conçois que Kee se soit éprise
de ce Viking à barbe grise
grandi des titres ronflants dont s'amarre,
— quand nous voguons à la dérive — au quai des temps,
son rude orgueil qu'engoncent ses exploits d'antan.
Moi je n'ai que mes mains,
mes pauvres mains qui sèment et labourent.
Je suis sans gloire !

TOBIAS

Allons ! Allons ! N'y a-t-il donc qu'une belle fille en Flandre ?

GUERRITT

Si vous saviez !

TOBIAS

Mais oui, je sais... Mon poil n'a pas toujours été gris... Pendant trois ans, moi qui te parle, j'ai fait la cour à Colette Abeels, la femme du sacristain Distel... Crois-tu qu'elle se soit fait scrupule de me planter là pour épouser ce grand gueux?... Ah ! les femmes, Guerritt, les femmes !... Veux-tu que je te dise?... Eh bien ! On ne sait vraiment ce qu'elles valent que quand elles sont mortes... Pendant qu'elles vivent on ne peut pas... Vous n'avez pas le temps d'entrevoir leurs qualités, tant elles ont de défauts. Ma pauvre Anne-Marie... On peut dire, sans manquer à sa mémoire, qu'elle me l'a fait payer, cette leçon-là !...

GUERRITT

Avant ce soir je saurai si Messer Farazyn entend respecter sa parole...

Il sort.

TOBIAS

Eh ! Guerritt !...

Il sort derrière son pupille. La porte basse de la ferme Farazyn s'ouvre. Kee, en toilette de messe, descend au verger, suivie de Dâ portant un bac de bois, plein de cendres.

KEE, *se dirigeant vers le pailler :*

Par ici...

Elle pousse la porte à claire-voie et pénètre avec Dâ dans le pailler.

ROLF, *débouchant précautionneusement du bois, à droite, et regardant avec méfiance autour de lui, une grosse pivoine rouge à la bouche :*

Il me semblait avoir entendu des voix... Où donc est Kee ?... Ma foi, tant pis... Je n'attends pas plus longtemps... Si l'Amman se présente, je jette l'ancre... Justement le voici... Oh ! Oh ! C'est qu'il n'a pas l'air tendre... Et voilà Kee qui sort du pailler... Est-ce qu'un grain se lèverait à l'horizon ?... Dans ce cas, laissons crever le nuage...

Il rentre dans le bois. Kee et Dâ sortent du pailler. Farazyn, l'air bouleversé, apparaît au seuil de la porte basse.

FARAZYN

Kee !

KEE, *avec surprise :*

Déjà vous, père ?... La messe de cinq heures vient à peine de commencer...

FARAZYN, *d'une voix rude :*

Laissez-nous, Dâ...

KEE

Mon Dieu, que vous êtes pâle !... Qu'arrive-t-il, père ?...

FARAZYN

Sais-tu qui j'ai rencontré dans la rue Basse, devant l'Eglise ?...

KEE

Est-ce que je sais, moi ?...

FARAZYN

Tu vas comprendre... Dis-moi... Depuis quand Rolf Barensen vient-il te conter fleurette à l'aube, sous nos fenêtres ?...

KEE

Ah ! Ah ! Je savais bien que Guerritt nous épiait... C'est du joli...

FARAZYN

Tu as le cynisme d'avouer ?...

KEE

Quel mal il y a-t-il ?... Ne vous ai-je pas déclaré que nous nous aimions, Rolf et moi ?...

FARAZYN

Possible... Mais moi je t'ai promise à Guerritt et j'entends que l'on obéisse à ma volonté...

KEE

C'est une querelle que vous me cherchez?...

FARAZYN

Querelle si tu veux... j'ai dit...

KEE

Je serai la femme de Rolf Barensen... Nul autre ne doit espérer ma main. Vous n'ignorez pas, mon père, que je suis résolue à toutes les extrémités plutôt que de céder sur ce point...

FARAZYN

Sois donc raisonnable... Nous nous sommes très bien entendus toujours... Va-t-il en être autrement dès aujourd'hui parce que ce marin, un homme de génie, je veux bien, mais qui n'en est peut-être pas meilleur pour ça, a jeté ses regards sur toi ?... Je t'ai déjà dit mes appréhensions... Es-tu sûre, d'abord, des sentiments de Rolf Barensen ?... Les marins, tu sais, dans les affaires de cœur...

ROLF, *survenant :*

Eh bien ! sous ce rapport, Messer Amman, je me vante de ne pas leur ressembler...

FARAZYN, *vivement :*

Vous nous écoutiez, capitaine ?...

ROLF

Pardon !... J'arrivais du bois... C'est par hasard que j'ai surpris votre conversation... Comme il y était question de moi, j'ai jugé à propos d'intervenir... Avouez que cette intervention se justifie, ne serait-ce que pour dissiper un malentendu fâcheux... Messer Amman j'aime profondément votre fille... Je me persuade qu'elle me devra un peu de bonheur en retour de l'affection qu'elle me porte... Aussi bien je ne balancerai pas davantage... Je vous prie respectueusement de bien vouloir m'accorder sa main...

FARAZYN, *avec embarras :*

C'est beaucoup, beaucoup d'honneur que vous me faites, capitaine... Sûrement la famille des Farazyn serait très flattée de vous compter parmi ses membres.. Pourtant, à mon grand regret, je me vois obligé de décliner votre demande : Kee est promise à Guerritt Warande...

ROLF

Je le sais...

FARAZYN, *avec plus d'assurance :*

La parole donnée se garde...

ROLF

Kee n'a pas engagé la sienne...

KEE

Oh ! non...

FARAZYN, *baissant la tête :*

C'est vrai !

ROLF

Je n'entends rien devoir qu'à ma seule puissance.
Pour m'exaucer je ne veux pas,
Messer, que votre conscience
encoure le reproche amer d'avoir forfait
ne fut-ce qu'une fois aux serments qu'elle fait.

Un silence.

Je sais dans l'Allemagne une vieille coutume
remontant au matin des âges écoulés :
En Franconie encore elle parfume
les jours que nous vivons de la douceur posthume
des siècles de splendeur dans la nuit envolés.
Or, écoutez : En juin, quand tout vit et tout s'aime,
quand l'aube aux doigts de fée en chuchotant parsème
de perles la fougère aux bois en floraisons :
Aux chênes frémissants l'oisillon s'égosille,
le houx et le sureau retentissent de trilles
dans le silence ombreux des hautes frondaisons.
La volupté de vivre enchante toutes choses,
les pinsons dans les nids, l'abeille sur les roses,
et l'immense Nature aux cieux profonds sourit.

Alors, avec le jour, de la nue empourprée,
descend l'été vermeil, sa robe diaprée
de corolles en feu de pavots et d'iris.
La plaine qui rayonne à la brise secoue
sa tunique de fleurs où le soleil se joue.
L'onde jase. Le lierre est plein de gazouillis.
Des chœurs effarouchés de nymphes rougissantes
passent, fuyant le rire amoureux des bacchantes
et des faunes lascifs rôdant par les taillis.
La Nuit de la Saint-Jean approche. La Bavière
d'un regain de jeunesse assourdit les échos;
les espiègles kobolds de tour en tour bondissent,
de leurs ébats un vent de folie est complice
qui trouble à Nuremberg les bourgeois en repos.
Vers ce temps le vieux bourg s'apprête:
Hans Sachs, Maître fameux, cordonnier et poète,
y suscita l'épreuve à quoi je souscrirais.
Sur la place un concours est ouvert à quiconque
à l'affronter s'estime prêt.
Au vainqueur, le *Merker* adjuge
de par le peuple, maître et juge,
quelque belle fille aux yeux azurés.
Pour venir à bout de la tabulature,
hé ! Messer Amman, toujours il suffit
d'avoir chanté comme chantent la nature,
la source des bois, l'oiseau des ramures,

et la brise qui berce en passant les épis...
Or donc qu'à mon encontre s'en vienne
des Maîtres-Chanteurs le plus pointilleux :
Je prétends vaillamment le combattre.
Rien, je pense, ne saurait m'abattre
tant je sens de force en mon cœur.

FARAZYN

C'est un concours public que vous désirez ?

ROLF

Que le peuple de Flandre s'assemble
et dise lequel de nous deux lui semble,
de Guerrit ou de moi, le mieux mériter Kee.

FARAZYN, *ébranlé :*

J'ai fait un serment...

GUERRITT, *apparaissant de l'autre côté de la haie :*

Qu'à cela ne tienne, Messer Farazyn... Je vous en délie... J'accepte la proposition du capitaine Barensen et relève le défi qu'il vient de lancer...

ROLF

Franchement parlé, laboureur !...

KEE, *à Rolf, bas :*

Et s'il sortait vainqueur de l'épreuve ?...

ROLF, *lui serrant la main :*

Ne crains rien...

FARAZYN

C'est donc dit ?...

GUERRITT, *avec une rage concentrée :*

Il ne tient pas encore le prix...

Il sort.

ROLF

Consultons le peuple... A lui, l'instinct et la nature réunis, de prononcer... J'approuve l'attitude loyale et noble du laboureur... S'il aime Kee plus que je ne l'aime, à lui la couronne et l'amour... Cette joute, Messer Amman, vous permettra de juger si le marin comme le laboureur ne peut aimer durablement et profondément.

KEE, *saisissant la main de son amant :*

Oh ! mon Rolf, jamais je n'en ai douté...

RIDEAU

TROISIÈME PARTIE

« Nous jurons fidélité éternelle à nos horloges et à nos choux ».

EDGAR POË *(Le Diable dans le Beffroi)*.

« Je vous enseigne le surhumain... »

FR. NIETZSCHE *(Also sprach Zarathoustra)*.

L'HOMME DE LA MER
ET
L'HOMME DE LA TERRE

La grand'place de Zevenvaarden. Sur le fond d'or du ciel se détache en grisaille le Beffroi communal: Masse imposante dont la flèche bulbeuse pointe hardiment. Façade ajourée ainsi qu'une dentelle. Au-dessus du perron, entre les fenêtres, des cartouches rouge-feu étincellent. La place est un trapèze dont le plus grand côté serait la rampe. On ne découvre que l'angle supérieur du côté gauche. Il est formé par le coin de la Halle-aux-Draps. Le côté droit en entier : Au premier plan, une taverne et deux de ces établissements dénommés en Zélande Koffiehuizen. *On y accède par des perrons à pans, à balustrades de pierre de taille. Aux embrasures des fenêtres festonnent des fleurs et des feuillages.*

A gauche, au premier plan, une tribune à degrés,

avec un dais de soie ponceau, dominé par un écu aux armes de la ville : Un chêne de sinople sur champ de vair. Sur le stylobate, des fauteuils d'ébénisterie flamande, style de la Renaissance. Sur les appuis, des pièces de velours écarlate, à glands et franges d'or. Sur les marches, de somptueux tapis du Brabant.

Au deuxième plan, dans la largeur de la scène, la foire annuelle : Tentes, étaux, éventaires, où s'écroulent des piles d'étoffes fastueuses : Samis de Venise, soies, cachemire. De ci, de là, luisent les fers forgés et les aciers damasquinés, miroitent les étains et les cuivres battus. Les cuirs gaufrés et incisés s'étalent parmi les étagements de meubles et de chaudrons, les monceaux de victuailles et de légumes. Affluence énorme. Laboureurs, marins, tisserands et bourgeois circulent en habits de fête. Des peintres en long manteau de drap noir, à collet de velours, le feutre en bataille ; des rhétoriciens de la Chambre des Vioolieren, *en costume magnifique, rabat et manchettes de point, la toque empennée, assiègent les estaminets. Assis sur la tablette extérieure des fenêtres, tournés de trois quarts vers le public, et campés en des poses bouffonnes ou héroïques, des buveurs, la trogne enluminée, haranguent plaisamment la foule, en brandissant leurs brocs de grès, panachés de*

mousse. Des charlatans, dominant la mer humaine qui reflue autour de leurs tréteaux, font le boniment d'une voix nasillarde, tandis que les baladins et les jongleurs se livrent à leur cabrioles et prouesses diverses. Par dessus l'immense rumeur du marché, le carillon, de quart d'heure en quart d'heure, égrène ses lieds argentins, que ponctue le coptement du jaquemart de bronze, à l'angle de la tour, ou la voix grondante de Roeland, le bon bourdon.

FLORIS, *d'une des fenêtres du premier cabaret, à droite, à ses amis, joyeusement, en les arrosant de bière :*

Approchez si vous le pouvez, vous autres, et prêtez l'oreille : C'est ici que Lamme Bulteke, l'hilare tenancier du *Cheval Marin*, verse à tout venant, moyennant stuivers, kortjes ou daelders, d'amples rasades de bière blonde d'Audenarde, de dobbelkuyt gantoise ou d'uitzet de Bruges. Que ceux qui dédaignent ces capiteuses fermentations de nos brassins de Flandre se réjouissent ! Lamme Bulteke peut satisfaire les plus délicats. Ses caves prodigieuses, voûtées comme un cellier de monastère, abritent des trésors miraculeux, des trésors incomparables... Demandez la cervoise pourpre et rutilante, égale des

meilleurs crus de la généreuse Bourgogne ; l'antique hydromel couleur d'aurore, distillé du nectar enivrant de l'abeille, et dont le bouquet surpasse celui du vin fameux du Rhin, le Johannisberg semblable à la topaze... Ah ! Lamme Bulteke est un cœur d'or non moins qu'un esprit fin et rusé, quoique ces précieuses qualités paraissent démenties par l'aspect de ses naseaux bourgeonnés, plus vineux que l'aubergine, et de sa grosse bedaine, rebondie comme une tonne dans le chais...

TYBALT, *se hissant avec effort sur les épaules de l'un de ses voisins :*

A ton aise, Floris... Tu es sous le pampre... Passe-nous donc un de ces flacons rubiconds qui clignent de l'œil à l'étagère de Lamme Bulteke !...

PIETER, *frappant sur l'épaule de Floris, et riant à gorge déployée :*

Crois-moi, Tybalt... Il n'est si bon prêcheur qui n'ait besoin de saliver... Arrive !... Quand ton gaster aura copieusement été arrosé par quelques muids de bière d'orge, tu recouvreras l'éloquence abondante et fleurie qui t'est coutumière...

VOIX *avinées dans la foule :*

A boire, par Gambrinus !...

FLORIS, *à la fenêtre, se tenant d'aise les côtes à deux mains :*

Ah ! Ah !... Ils ont raison.. mieux valent pots que mots...

LAMME BULTEKE, *sur le pas de sa porte, jovial, et soutenant des deux mains, au-dessus de son bedon monumental, un gigantesque plateau chargé de flacons et de brocs :*

Entrez, mes amis... Entrez tous...

Explosion de rires, remous, bousculades. Rhétoriciens et peintres se ruent avec une ardeur nouvelle à l'assaut du « Cheval Marin ».

LE MARCHAND DE TOILE, *à deux bourgeois endimanchés qui musent entre les étaux, le nez au vent :*

Minute, poorter et poorteresse... J'ai sous mon auvent de quoi contenter l'Empereur Charles lui-même... Voyez ma belle toile damassée que les métiers de Courtrai tissèrent du lin blond de la Lys... Napperons et taies, au soleil mes articles reluisent comme neige.

LE BOURGEOIS, *s'esquivant :*

Non, merci... Viens-tu, Catherine ?...

LE MARCHAND, *repliant sa pièce, avec humeur :*

Oh ! le vilain ladre chafouin !... Ne lui faudrait-il point encore un double florin de Hollande pour sa peine ?...

FRA HIERONYMUS, *avançant avec peine dans la foule, d'en bas, à Tybalt qui hume un broc dans l'encadrement d'une des fenêtres du « Cheval Marin ».*

Ça, frère Tybalt !...

TYBALT, *reposant son broc sur la tablette de la fenêtre, d'un air d'étonnement :*

Hé ! Mais voilà Fra Hieronymus en personne !...

FRA HIERONYMUS, *apoplectique :*

Lui-même, frère Tybalt... Ach ! Ach ! Oncques ne vis presse pareille... Je suis aux trois quarts mort de chaleur et de soif... A Rome, où je fus porter au Saint-Père tant d'aumônes flamandes, je ne vis point telle affluence...

TYBALT, *descendant au-devant du capucin :*

Holà ! vous autres, grouillez-vous... Place au respectable Hieronymus, de l'ordre mendiant des capucins...

FLORIS, *sur le perron du « Cheval Marin », le bras passé autour de la taille d'une des filles de la taverne :*

Ah ! Ah ! Hieronymus... Quel bon vent amène à Zevenvaarden votre triple menton, où tremble la graisse succulente de tant de jeûnes, et votre ventre triomphant, macéré dans la continence et la sobriété ?

Hilarité générale. Fra Hieronymus, sa besace à l'épaule, gravit péniblement, au bras de Tybalt, les marches du « Cheval Marin ».

FRA HIERONYMUS, *sur le perron, essoufflé et s'épongeant :*

Tu ne cesseras donc pas, Floris, de railler l'oint du Seigneur ? Qu'importe à Dieu que ses Elus soient gras et bien portants, comme moi, humble moine, ou plus efflanqués, plus farcis d'os qu'une haridelle espagnole, comme toi, abominable gueux, s'il est prouvé, par les tablettes célestes, qu'ils ont pêché également, et qu'ils n'ont dédaigné ni l'un ni l'autre les adorables créations de Sa Divine Providence : Le bon vin, la bonne chère et les belles filles.

Il frappe sur le ventre de Floris, interloqué. Redoublement de joie. Tous entrent au « Cheval Marin ».

LE MARCHAND DE TAPIS

Tapis!... Tapis!... Qui veut les carpettes à fleurs étranges et monstrueuses, brodées en jaune de chrome, en vermillon de Provence et en vert d'émeraude sur fond acajou, terre de Sienne ou noir d'ivoire?... Approchez et voyez, nobles dames et damoiselles... Voici les moquettes luxueuses, à franges mêlées de fils d'or et d'argent... Ici la tapisserie de haute lice, à personnages fabuleux, gloire des ateliers de Bruxelles en Brabant. Voyez l'ingénieuse fiction... L'artiste y figura les amours tragiques d'Achille et de Briséis...

UN TISSERAND, *à l'un des compagnons qui le suivent :*

Voilà qui est beau et cependant, quoi ? Ce sont des richesses qui ne seront jamais nôtres ! Pas vrai ?...

LE COMPAGNON

Bien sûr... Dans ce vaste marché je ne cherche, moi, qu'une paire de brodequins souples, liserés d'argent fin, pour ma chère femme Lisbeth...

UN PEINTRE, *à Tybalt qui, en compagnie de Floris et de Fra Hieronymus, reparaît sur le seuil du «Cheval Marin».*

Hé ! Tybalt !... S'il reste dans la taverne de cet empoisonneur du diable ne fut-ce que la place nécessaire pour loger le doigt, enseigne-moi donc l'art de m'y faufiler... De par Belzébuth je ne puis comprendre comment tu as fait !...

LE MARCHAND DE FER

Achetez mes fers battus et forgés, façonnés en manière de fleurons, de feuillages et de rosaces par l'illustrissime Jesse Mannevelt, de Lierre !

UN PAYSAN, *timidement :*

Je voudrais trouver d'occasion une chaîne de fer pour descendre et remonter la seille dans le puits...

LE MARCHAND, *avec mépris :*

Vous vous trompez d'étalage, mon brave...

LE PAYSAN, *s'éloignant :*

C'est bon, c'est bon !...

JORG, *d'en bas, à Floris :*

Eh ! bien, rimeur fameux, qui, selon toi, l'emportera dans cette joute ?... Rolf ou Guerritt, Guerritt ou Rolf ?...

LE MARCHAND DE CUIRS

Cuirs gaufrés et historiés !...

FLORIS

Ma foi, j'opine pour Guerritt...

Il vide son broc d'un trait.

L'OISELEUR

Ecoutez s'égosiller mes gentils pinsons, mes tarins et mes mésanges !...

UN FOULON

C'est un canari de Saxe que je désire.

L'OISELEUR

Compagnon, mes oiseaux nichèrent aux arbres de Flandre... Je n'en vends pas d'autres...

UN BOURGEOIS, *se rengorgeant :*

En est-il de meilleurs ?...

JORG

Crois-tu, Floris ?...

UN BATELEUR

Oyez, oyez, peuple ici assemblé, les hauts faits de Thyl Uylenspiegel et de Lamme, le bon papsack !...

UN BOURGEOIS, *à Jorg, qu'il tire par la manche, d'un ton docte :*

Rolf est un beau parleur...

FLORIS, *haussant les épaules :*

Imbécile !...

UN CHARLATAN

Qui demande mon remède contre les cors, les verrues et les furoncles ? J'arrache très bien aussi les dents cariées... C'est cinq stuivers...

JORG, *pensif :*

L'enjeu est de prix... C'est une belle fille, Kee... Heureux qui l'aura !...

LE MARCHAND DE MIEL

Miel blond et doux, miel pur du pays !...

LE CAPITAINE DE MILICE, *à un maraîcher :*

Voilà de superbes choux !...

LE MARAICHER, *obséquieux :*

A un stuiver la pièce, Messire Capitaine...

LE CAPITAINE, *à sa femme :*

Vois donc, Cordula...

Il remonte. Sa femme dispute du prix des choux avec

le maraîcher. Une rumeur grossissante s'élève dans le fond du théâtre.

TYBALT, *soulevant tout-à-coup son large feutre et l'agitant en l'air avec enthousiasme :*

Les voilà ! Les voilà !...

FLORIS, *juché sur l'appui de pierre bleue du perron du « Cheval Marin » :*

Nombril du Christ !...

PIETER, *se hissant aux côtés de Floris* :

Je ne serai pas le dernier à voir de près la plus belle fille de Flandre !...

FRA HIERONYMUS

Tybalt a raison... Ils arrivent...

LES PEINTRES ET LES RHÉTORICIENS

Vive l'Amman Farazyn !...

Cette acclamation se répercute longuement. Fanfare. Les marchands plient avec précipitation leurs tentes. Tumulte d'attelages, grelots, hennissements, abois. Le jaquemart de bronze, à l'angle de la tour, bat onze coups. Une compagnie de pertuzainiers paraît dans le fond du théâtre.

LE CAPITAINE DE MILICE, *à leur tête, manœuvrant sa canne de commandement :*

Place ! Place !...

Les gens d'armes font refluer la foule aux côtés du théâtre, de façon à ménager un grand espace vide devant la tribune, à gauche. Cris d'effroi ; protestations.

UN RHÉTORICIEN, *saisissant une femme de bourgeois par la taille* :

Vous avez un amour de frimousse, ma chère !...

LA BOURGEOISE, *se débattant en riant* :

Laissez-moi, libertin...

LE BOURGEOIS

Holà, Messires pertuzainiers... A la rescousse... C'est honteux... C'est un scandale... Je me plaindrai... Molester ainsi la femme d'un honnête syndic... On saura au Collège Scabinal de quel bois se chauffe Everaert t' Serstevens...

Trompettes, fifres et tambours. Le cortège défile : *Gildes, chambres de rhétorique, etc. Vient ensuite l'Amman donnant la main à sa fille Kee. En dernier lieu, Guerritt et Rolf, tous deux magnifiquement vêtus.*

JORG, *à part* :

Kee est bien pâle !...

UN PEINTRE, *à un pertuzainier qui le fait ranger* :

Tout beau, Messire soudard... Je pense que la pertuisane que vous maniez avec tant de dextérité est trop longue d'une aune, car elle en veut mortellement à mes yeux... C'est outrageant...

L'Amman Farazyn et Kee prennent place avec les notables sur la tribune. Roulement de tambours.

LE HÉRAUT, *s'avançant au milieu de l'enceinte que les pertuzainiers ont ménagée devant la tribune* :

Bonnes gens de Zevenvaarden et d'ailleurs, écoutez: Damoiselle Kee Farazyn, fille de notre magnagnime Amman, est recherchée par Guerritt Warande, l'opulent laboureur d'Oosterbeeke et Rolf Barensen, l'illustre et généreux marin qui commande l'*Idéal*. Notre Amman ne peut se résoudre à accorder la main de sa fille à l'un ou à l'autre des deux prétendants, qui lui paraissent également mériter cet honneur. Il a résolu de convier Flandre à le tirer de sa perplexité en nommant elle-même l'époux de Kee. Or, voici : Dans ce concours public les deux amants seront aux prises. Chacun vous dira comment et

pourquoi il aime le sol natal, quelle en est la grandeur et quel l'avenir. Au plus lucide, au plus fervent écherra la couronne : A vous de le désigner. Guerritt Warande parlera le premier.

Brouhaha. Le héraut se retire. Fanfare.

PIETER, *à Floris* :

Pourquoi Guerritt d'abord ?...

FLORIS, *méchamment* :

Tu ne comprends pas ?... Damoiselle Kee veut assurément que le peuple reste sous l'impression du chant de Rolf...

TYBALT

Ce n'est pas juste... Nous protestons...

Rumeur dans la foule. Roulement de tambours.

GUERRITT, *s'avançant dans la lice :*

Bon peuple aimé de Flandre,
elle tinte au beffroi
l'heure où je dois
hautement attester
et dans le vent clamer les vérités
qui, dans mon être, à coups de doutes,
un jour vers mon pays m'ont découvert les routes.

Se tournant successivement vers les quatre angles de la place :

Ciel nuageux et lourd,
ciel variable au gré des jours ;
vous, les maisons, les steens, les halles,
et les murailles colossales ;
vous les créneaux au bout des tours
depuis des ans, depuis toujours;
toi, le pavé sonore que j'arpente ;
vous, les paliers, et vous, les pentes,
et vous aussi, les coulants d'eau
où fuma la terreur rouge des échafauds ;
vous, les petits des Kerles taciturnes
qui haussèrent Gand, Bruges, Ypres, Furnes,
et tous les bourgs du plat pays
à la splendeur, certes en bandelettes,
mais cependant encore auréolée et nette
où dorment aujourd'hui
les blocs cyclopéens d'Assur et de Memphis :
Inspirez-moi, les hommes et les ères,
et les souffles passants, et l'âme des poussières,
et tout ce qui n'est plus et tout ce qui se meut !

Roeland se met à sonner au Beffroi.

L'AMMAN, *se levant :*

La bonne cloche sonne !

LE HERAUT, *au milieu de l'enceinte :*

Respect à Roeland le Bourdon,

Roeland, la vibrante commère,
Roeland, la cloche, Roeland, le héraut,
que porte Flandre en son giron !

Les membres du collège scabinal et les gens du peuple se découvrent.

GUERRITT, *éperdument :*

Roeland, Roeland, gueule farouche !
Que ce soit toi qui par ma bouche
parles, jetant à bonds lourds sur les toits,
jusqu'en Brabant, jusqu'en Artois,
mes fois,
éclairs dans mon ciel qui tressaille,
brasier d'orgueil, par mes entrailles !
Vous tous, vous tous, comprenez bien :
Je n'ai jamais aimé que mon pays germain ;
je n'ai jamais chéri, brutaux et autochtones,
que nos chefs-lieux qui se festonnent
des dahlias sanglants des fastes abolis
à l'ombre des beffrois jadis épanouis...
En mes cellules d'aborigène sauvage,
s'il est un culte, c'est celui de nos villages ;
une foi, celle de la dune, des taillis
rumorants, et des sources jaseuses, des nids
balancés aux frondaisons mouvantes des chênes ;
enfin,

s'il est une tendresse en mon cœur plébéien,
une passion filiale et véhémente,
c'est celle qui me consume, depuis toujours,
à voir, en sa ceinture dorée de bourgs,
à l'infini des loins, la Plaine !
Oh ! me suis-je nourri
et repu de son sable marin ameubli
au long des âges de la Terre !
En mes rétines volontaires
jusqu'au glas sourd qui sonnera ma mort,
mirage où se blutent des cristaux, elle dort !
Ses aspects ? ils me sont copieux et fertiles.
Nos bois de bouleaux et de pins y sont des îles
et des écueils, que les moissons
assiègent de leurs flots tourmentés de moussons ;
et nos hameaux, et nos bourgades
y sont des archipels de corail et de jade ;
et nos clochers,
sur les fermes à croupetons juchés,
des phares bleus, de rade en rade !
Oh ! mes regards de pachter obstiné
à nul moment ne s'égaillèrent
hors des bornes du limon millénaire
où nos aïeux sont enterrés !
Et pour eux, et pour Flandre, leur mère et la nôtre,
mon respect est toujours debout

ayant au poing, brandi, le glaive des apôtres !
Je m'humilie à deux genoux
devant le tabernacle où le saint chrème bout
de leur substance mâle.
Je ne suis qu'un fétu balayé dans le vent
d'orage qui, jadis, contre Louis de Male
et les ducs bourguignons emporta leur fureur
jusqu'au Golgotha blême des cris et des pleurs !
Oh ! mes martyrs, que sacrifie
votre vaillance aux soirs de débâcle et d'orgie,
aux soirs que dévastait la hargne des pandours,
aux soirs où l'Espagne inquisitoriale et pieuse
rompait et tenaillait à tous les carrefours
et traînait sur la claie
la liberté flamande écartelée ;
oh ! mes héros authentiques et purs,
toute activité me semble odieuse ou futile,
hors celle d'exalter
et de fixer pour les pérennités
en médailles de bronze, ardentes et viriles,
la gloire de la glèbe où votre amour saigna
et provigna.
Et vraiment, moi, terrien, fier de l'être, je n'aime
et n'approuve d'un cri vivant, toujours le même,
que ceux qui n'ont jamais aux lèvres que ce mot :
«Flandre ! » comme un baiser, ou bien comme un sanglot !

Ovation. Les rhétoriciens et les peintres félicitent Guerritt. L'Amman Farazyn a la figure rayonnante. Kee s'assombrit.

FLORIS, *à Guerritt :*

Maintenant, ami, plus de doute... La victoire t'appartient...

JORG, *à part :*

Savoir !...

TYBALT, *exultant :*

Je parierais volontier une tonne de dobbel-kuyt contre un hareng saur que le marin en sera pour ses frais...

PIETER, *avec suffisance :*

Parbleu !

FRA HIERONYMUS, *à Guerritt :*

La bénédiction du Seigneur est sur toi, fils !...

LE CAPITAINE DE MILICE, *d'un ton menaçant, étendant vers l'enceinte sa canne d'ébène à pommeau d'argent :*

Silence !...

Fanfare.

LE HÉRAUT

Au tour de Rolf Barensen !...

Il se retire.

ROLF, *lui jetant son manteau noir doublé de soie écarlate, et, d'une voix éclatante, à Guerritt qui se tient sur le premier degré de la tribune, dans une attitude victorieuse :*

Croyez-vous donc avoir le monopole,
vous, les terriens, de cette dilection
farouche pour les nécropoles
de volonté qui s'étagent au fond
d'incendie et de haine
des ancestrales plaines ?
Oh ! notre foi, à nous,
vit et grandit, grosse d'un monde.
La vôtre est morte. Vos œuvres sont inféecondes.
Vous ne pouvez galvaniser
au ronflement sourd de votre faconde
ce peuple à bout, se débattant
sous la résurrection soudaine des titans
qui parurent jadis au ciel de son histoire,
et que vous évoquez en vain
à coups d'objurgations et d'effets oratoires.

Se tournant vers la foule :

Ne prêtez pas l'oreille à leurs discours obscurs.
Ils se soûlent de leurs voix rauques.
Comme des sols boulants ils ont besoin de murs
et d'étançons. Leurs mots l'un sur l'autre se calquent.

Flandre pour eux n'est belle et vivante à jamais
que stéréotypée au sombre catafalque
que pieusement encensent leurs mornes respects.

A Guerritt :

Car vous n'êtes que des rhéteurs qui s'époumonnent,
avec la projection
furieuse de leurs poings au vide de leur front.
Comme des nécromants vous remuez les cendres
éparses. Le tocsin que vous sonnez a l'air
d'un glas. Et vous entre-choquez les trochanters
des fémurs blancs qu'en vos dévotions hypocrites
vous avez exhumés des millénaires cryptes
et de nos tumulus éventrés d'éboulis,
avec la prétention folle de croire
que vous êtes les seuls à dûment proclamer
la Flandre, que vous abîmez
sous les crêpes ternis de ses anciennes gloires.
Moi, ce n'est pas ainsi
que j'aime et que j'entends qu'on aime le pays.
Tel qu'il est, au jour où nous sommes,
avec ses floraisons vives de jeunes hommes,
marchant à l'avenir,
écoutant battre et rebondir
leur cœur que nul souvenir ne déprime,
moi, le marin, je l'exalte et l'exprime,

et volontiers je sacrifie,
ô vous que m'écoutez, son histoire à sa vie !...

Je vois la Flandre, en son intégrité,
au loin des caps, universelle ;
non pas chétive en un petit rayon,
mais creusant dans les mers du globe son sillon,
mais inondant le monde
de ses fulgurements de cratère qui gronde.
Non ! non ! nos yeux ne peuvent se river
obtusément aux glèbes nourricières...

Prophétique :

Là-bas se démesure, parmi les poussières
des tourbillons chassés par les simouns brûlants,
toute l'immensité formidable et livide
du Ramséions, des Pyramides ;
et puis, par delà les déserts,
par-delà les deltas et les Nils bleus et verts,
par-delà les rapides
et les Tanganikas de mystère et d'horreur,
les prodiges qu'enfante l'énorme Equateur.
Je vous le dis, je vous le dis, mes frères :
Dilatez-vous sans cesse aux confins de la terre.
Soyez ceux qui toujours fouissent au plus profond
des entrailles du monde minéral où sont

les tufs tassés et séculaires,
le charbon noir, les diamants stellaires,
et les détritus inouïs
où pourrit la grandeur des âges abolis.
Oh ! partez sur vos nefs, partez à toutes voiles,
sous les soleils triples, quadruples, les étoiles
à peines révélées aux mers d'orient,
à la conquête
d'un plus vaste savoir, d'un rêve plus conscient,
d'un songe d'or peuplant vos cervelles en fête.
Aimez, aimez le monde, les hommes, les bêtes :
Car notre dignité authentique est l'amour
de tout ce qui se meut et multiplie autour
de nous, et dans cet orbe inouï, frénétique,
et secourable infiniment que font
nos bras tendus aux horizons !...
O ma Flandre, je te veux intense, élargie
jusqu'à bientôt l'une de ces cités
épiques, en leur haute et moderne équité,
du chœur victorieux et prochain des patries !
Sinon, sinon, Mère, je te renie
et m'insurge violemment :
J'ai la haine des cuistres haineux qui, sciemment,
la tiennent dans le cercle étroit recluse
de ceux-là seuls qui usent
de notre vieux patois rustique et savoureux...

Je vous dis, moi : Flamands, par delà vos frontières,
bondissez, bondissez dans la blanche lumière
de l'inquiétude et du savoir humains.
Soyez ceux qui fécondent d'œuvres salvatrices
pour tous les êtres les matrices
où s'élabore un meilleur-devenir :
Et Flandre sera grande, et Flandre à l'avenir
sera plus belle, et plus forte, et meilleure,
d'avoir été celle qui devança les heures
où l'Univers mental se verra libéré...

Acclamation assourdissante. Le peuple rompt le cordon de pertusainiers et entoure Rolf que, malgré ses protestations, il entend porter en triomphe.

GUERRITT, *blême, descendant de la tribune, à Rolf :*

Vous parlez comme un étranger !...

TYBALT

Oui, oui...

Hourvari. La foule hue les rhétoriciens et les peintres. Mêlée générale que l'intervention vigoureuse des gens d'armes ne contribue pas peu à aggraver.

GUERRITT, *se débattant aux mains d'un groupe de tisserands et de foulons qui veulent lui faire un mauvais parti :*

Votre salut est dans la vie
et dans la foi qui furent jusqu'ici

vôtres. Son délire est impie.
Il ne tend à rien moins qu'à nous déraciner
du sol où nos petits sont nés
où se recrée
félons, de vos aïeux, la substance sacrée !...

LA FOULE

Hors de lice !... La poire d'angoisse pour ce forcené !... Silence !... Vive Rolf Barensen !...

JORG

A lui le prix !... A lui Kee Farazyn !...

ROLF, *dominant le vacarme de sa voix claironnante et nette :*

Un pays ne vit pas seulement de matière :
Il vit d'exaltation fière et vibrante aussi.
Oh ! si la Flandre avait compris
toujours la loi pour elle
de s'affiner un peu, étant fruste et rebelle,
de se purifier quelquefois aux courants
de rêves par le monde cérébral errant,
elle serait encore
celle que l'Univers méditatif honore
pour avoir autrefois porté aux continents
la manne de son art primitif et vivant,
et son exemple ardent de splendeur libertaire

aux plis des étendards jaunes tourbillonnaires qu'écartèle son lion noir !

LA FOULE

Vive la Flandre ! Vive Rolf Barensen !

L'AMMAN, *avec ennui :*

C'est lui que vous désignez ?...

FLORIS, *avec rage :*

Non, de par tous les diables !...

Clameurs, sifflets. Floris disparaît dans un remous de la foule.

LA FOULE

Nous désignons Rolf Barensen !... Nous désignons Rolf Barensen !...

Les pertusainiers séparent les tisserands et les rhétoriciens qui se collètent avec entrain.

KEE, *descendant vivement de la tribune et tendant ses deux mains à Rolf, qui les saisit avec emportement :*

J'ai jugé !...

LA FOULE

Bien ça !... Bravo !... Vive Kee !... Vive Rolf !...

GUERRITT, *à part :*

Hélas ! Ils ne m'ont pas compris,
et pourtant j'ai parlé en pleine conscience
de la sagesse et du bonheur humains !...

Il se laisse choir sur un banc, à droite de la scène, sous le perron du « Cheval Marin », et pleure amèrement, la tête entre les mains.

FLORIS, *lui frappant sur l'épaule :*

Viens boire !... Viens te consoler !...

GUERRITT, *secouant la tête :*

Laissez-moi...

FRA HIERONYMUS, *devant lui :*

Et c'était le plus digne !...

Levant les bras au ciel comiquement :

Vox populi ! Vox populi !...

LA FOULE

Vive Kee ! Vive Rolf !

Le carillon, au beffroi, tintinnabule joyeusement.

RIDEAU

QUATRIÈME PARTIE

« Je serai triste, privé de toi,
» Nancy, Nancy ;
» Pourtant je me consolerai,
» Ma femme, Nancy ».

ROBERT BURNS.
Chanson.

Une seconde de bravade — un mouvement trop noble, plutôt ! — avait emporté cette existence lumineuse dans le secret d'une mort désespérée...

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.
Duke of Portland.

NUIT DE NOËL EN FLANDRE

Une salle au rez-de-chaussée de l'habitation des Barensen, à Verredorp, village de la côte. Murs tendus d'une tapisserie à sujets. De-ci, de-là, sous leur cadre d'or bruni, des tableaux de vieux maîtres de l'école hollandaise. Plafond à lambourdes de chêne massives.

A droite, *au centre, vaste et haute cheminée de chêne de Hongrie fumé. Elle est ornementée de guirlandes de fruits et de fleurs. Dans les retours se dissimulent, perdues dans l'ombre, des portes basses menant aux appartements. Le manteau supporte des plats d'étain miroitants, de diverses dimensions. Un volant de toile écrue, à damier rouge, contourne la saillie assez prononcée du manteau par dessus l'âtre, carrelé de céramique bleue, et où pétille un feu vif de sarments.*

Au fond, *à droite, large baie fenestrée, à vitraux*

peints dans le dessus. De grands rideaux de velours cramoisi y sont écartés à chaque extrémité d'une tringle de cuivre poli. On entrevoit, ouaté de neige, le trottoir du quai opposé à celui qui longe la façade de la maison. Plus loin, mais un peu à gauche, on distingue très loin, vaguement, parmi les brumes denses qui s'élèvent du fleuve, la lueur fixe d'un fanal rouge, au milieu d'un halo tremblant. A gauche, tambour d'entrée chargé de chrysanthèmes et de violettes. Entre le tambour et la baie, une pendule flamande, en noyer ciré, à agréments de cuivre. Les aiguilles indiquent onze heures vingt minutes.

Au milieu de la pièce, perpendiculaire à la rampe, une table pesante, de dimensions considérables. Elle est couverte d'une éblouissante nappe de toile damassée de Courtrai. Victuailles et friandises succulentes s'y amoncellent, féeriquement, en des plats de porcelaine à fleurs bleues, ou de terre cuite. On y voit disposés également, parmi les brocs profonds et les pots de grès à large panse, des flacons de cristal, emplis de vin. Autour de la table, des escabeaux, des fauteuils de Malines, style de la Renaissance, à dossier et séant de cuir repoussé. Chenêts de fer forgé. Non loin de l'âtre, d'autres sièges, çà et là.

A gauche, *au premier plan, un bahut chargé de bibelots que domine un grand Christ d'ivoire et de cuivre. Au deuxième plan, au mur, un ratelier supportant des pipes de terre. Plus loin, un porte-manteau.*

On perçoit le solennel et sourd mugissement de la mer, proche. Par moments des pas saccadés et lourds ébranlent le plancher de la chambre du dessus. Il neige. Au moment où s'écarte le rideau, Kee achève la décoration florale de la table. Elle est en robe d'intérieur, de velours noir, légèrement décolletée, manchettes et collet de véritable Bruxelles.

FARAZYN, *entrant, joyeux, dissimulant un objet volumineux sous son ample houppelande noire :*

Bonne fête, Kee !...

Du bras droit il attire sa fille à lui et, tourné vers elle de trois quarts, lui baise le front.

KEE, *lui rendant son baiser, très affectueusement :*

Dieu soit avec vous, père !...

Mutine :

Savez-vous que je dois vous gronder très fort, Messer Amman ?... Vous ne vous êtes guère attardé

au paillasson, ce me semble... Voyez un peu les vilaines macules de neige fondue dont vos bottes ont souillé mon beau carrelage reluisant!... Vous n'êtes pas honteux?... Voulez-vous bien vite retourner sur vos pas?... Dâ!...

DA, *apparaissant à la porte, au deuxième plan, à droite :*

Madame?

FARAZYN, *au paillasson, entre la porte intérieure et la porte extérieure du tambour d'entrée, avec un gros rire :*

Ah! Ah!... tu es une vraie flamande!...

KEE, *à Dâ :*

Un coup de torchon là, je vous prie.

DA

Bien, Madame.

Elle sort, rentre, torche le carrelage et ressort.

KEE, *insidieusement :*

Que cachez-vous sous votre manteau avec tant de mystère, Messer Amman?... Dites un peu?...

Elle veut enlever à son père son manteau. Farazyn, malignement, se dérobe.

FARAZYN

Devine !...

KEE

Est-ce que je sais, moi ?...

FARAZYN, *tirant précautionneusement de dessous son bras une épaisse bûche de chêne, adornée de faveurs roses :*

Voilà !... Eh ! Eh ! qui est bien attrapée ?... C'est Kee...

KEE, *désappointée :*

Méchant !...

FARAZYN, *riant de plus belle et brandissant la bûche :*

Elle est bien sèche, Kee... Elle flambera longtemps...

Il dépose soigneusement la bûche sur le plancher, auprès de l'âtre.

KEE, *gonflant les joues, comiquement :*

Hoe ! le vilain espiègle !...

FARAZYN, *riant à gorge déployée :*

Ah ! Ah ! Kee se fâche !... Eh bien ! Kee a tort, car le bon Dieu m'a dit qu'il avait pensé à elle...

Il passe le pouce et l'index dans une des poches de son justaucorps.

KEE, *tournant autour de son père, avec une curiosité croissante, puis se postant devant lui, un doigt levé :*

Ah ! Ah ! Messer Amman !... Est-ce que par hasard le bon père Noël se cacherait dans l'une des poches de votre vaste houppelande?... Voyons un peu...

Elle sonde les poches de la houppelande de Farazyn.

FARAZYN, *reculant devant elle, les mains derrière le dos :*

Dans quelle main la belle pomme ?...

KEE, *battant des mains :*

Ah ! Ah ! je savais bien... Dans la main gauche !...

FARAZYN, *montrant sa main vide, d'un air comique :*

Il n'y a rien... Kee a perdu !...

KEE, *avec dépit :*

C'est trop fort !...

FARAZYN

Si cependant Kee gagnait, qu'est-ce qu'elle promet à son papa ?...

KEE, *lui sautant au cou :*

Deux gros baisers, francs et sonores, sur ses bonnes vieilles joues grisonnantes et rêches... Là... et là...

Etes-vous content ?..

FARAZYN, *lui tendant un petit écrin vert et or :*

Tu es une bonne fille, Kee !... Tiens !...

KEE, *rougissant de plaisir :*

Vous êtes gentil !... Oh ! que c'est difficile à ouvrir !

Parvenant enfin à ouvrir l'écrin :

Mon Dieu, père... ce sont des brillants... Vous êtes trop généreux...

FARAZYN, *se frottant d'aise les mains et tout en se rapprochant du foyer :*

Dame !... On fait ce qu'on peut...

KEE, *le baisant à nouveau sur les deux joues :*

Et moi ?... Ceci pour vous remercier, Monsieur le faiseur de niches !...

FARAZYN, *avec bonheur :*

Kee ! Kee ! tu me gâtes !...

KEE, *rieuse :*

Vous n'avez pas votre pareil non plus !...

Elle se remet à admirer les bijoux :

C'est qu'ils sont d'une eau merveilleuse ! Où les avez-vous achetés, père ?... Je parierais qu'ils sortent de la boutique de Hans Gueriel, le vieux petit hor-

loger de la ruelle du Serpent... N'est-ce pas ?... Oh ! maintenant il n'y a ni à Veere ni à Middelbourg de plus belle fille que Kee Farazyn !...

Elle essaie les boucles et ensuite se pavane devant son père.

FARAZYN, *le dos au foyer :*

Tu es une vraie femme, Kee !... Une vraie femme !...

KEE

Vous trouvez ?...

Un silence. On entend marcher de long en large dans la chambre du dessus.

FARAZYN, *brusquement :*

Kee ! Est-ce ton mari qui arpente ainsi le plancher, là-haut ?

KEE, *tout-à-coup renfrognée :*

Sans doute, père !...

Elle referme l'écrin et, comme à regret, le dépose sur l'un des plateaux qui garnissent la table.

FARAZYN

Comment se porte-t-il ?

KEE, *froidement :*

Il va bien, père... Je vous remercie...

Elle dispose des couverts sur la table.

FARAZYN

Est-ce qu'il travaille toujours ?... Et sa lubie ?... Son goût des livres compacts et noirs?...

KEE, *même jeu :*

Toujours !...

FARAZYN, *faisant quelques pas, de long en large devant la cheminée :*

Qu'est-ce qu'il veut, en définitive?... Quelle rage soudaine de lire, d'apprendre encore et encore?...

KEE, *même jeu, haussant les épaules:*

Est-ce que je sais?...

FARAZYN

Diable !... Nous le verrons ce soir, au moins?...

KEE, *même jeu :*

Je suppose, père...

FARAZYN, *s'arrêtant brusquement, puis regardant Kee avec une douloureuse sympathie :*

Tu n'es pas sûre?... Veux-tu que je te dise une chose, Kee ?... Eh bien ! tu n'es pas heureuse...

KEE, *joignant les mains, avec un tressaillement :*

Oh! père !... Que dites-vous !...

FARAZYN, *lui prenant les deux mains, affectueusement :*

Je t'assure...

KEE, *baissant la tête, d'une voix étouffée :*

Père !...

FARAZYN

J'ignore quel il est
le mal qui te torture et t'obsède. Je sais
seulement que j'en souffre moi-même. Ma fille,
tout frisson qui t'émeut se répercute aussi
et vibre,
comme de lyre en lyre un long sanglot frémit,
de toi, chair de ma chair, jusqu'aux fibres lointaines
de l'amour paternel qui saigne dans mon cœur.

KEE, *éclatant en pleurs et se réfugiant dans les bras de son père :*

Sans le vouloir, bon père, vous avez,
en la découvrant, avivé
dans les replis secrets de mon âme, la plaie !
Je suis infiniment plus lasse et désolée.
Oh ! certes, j'aime encor mon Rolf. Mais lui
je ne sais dans quel leurre il s'est enseveli ;
je ne sais pour quelle chimère
de notre doux amour d'antan il s'exonère,

et je ne sais pourquoi s'enlize obstinément
dans le sable funèbre de l'isolement.

FARAZYN

Je t'avais prévenue :
C'est elle encor qui le reprend ;
elle qui le roule et balance ;
elle qui l'emporte aux cadences
de ses flots jaunes, ballottant
vers la Mer Rouge et l'Hindoustan,
toujours plus loin, jusqu'aux mirages
des Edens futurs son esprit
dans nos mœurs flamandes en cage !

KEE

Oh ! si ce n'était qu'elle !
Mais si j'aime la Mer,
je l'aime seulement sous les bleus d'outremer,
dans le soleil des Célèbes heureuses
avec des vols épars et planés de macreuses
parmi la profondeur
de l'air blond où mollissent des vagues d'odeur.

FARAZYN, *sombre :*

Je ne saisis pas...

KEE

Mais oui ! Je crains que de quelque entreprise

illusoire, la raison autrefois
si lucide de l'homme en qui j'ai mis ma foi
depuis peu ne se soit éprise.

FARAZYN, *avec surprise :*

Que dis-tu ? Rolf s'emberlucoquerait ?

KEE

Ecoutez-moi. Je crois vous avoir dit qu'il comptait reprendre la mer sous peu. Il projetait une croisière nouvelle dans le Pacifique. Il prétend que des archipels encore inexplorés de cet océan, renferment des mines d'or et de diamants d'une richesse fabuleuse. Mais voilà que, par hasard, Rolf apprend que son ex-lieutenant, Bert Heyerman, vous savez, celui qui le quitta aussi mystérieusement il y a quelques années, était commissionné par l'Académie de Harlem pour tenter une expédition dans l'hémisphère austral... Quand Borluut est venu nous annoncer cette nouvelle, le sang de mon mari n'a fait qu'un tour. Rolf est devenu très pâle, puis très rouge. Mais il est resté muet. Depuis ce jour son humeur a changé. Il s'est claustré dans son appartement. C'est à peine si je l'entrevois aux heures des repas, s'il m'adresse la parole... Il a fait descendre du grenier dans sa chambre de travail toutes ses cartes, tous ses plans, tous ses instruments...

Il ne sort que pour se rendre à bord de l'*Idéal*... Et chaque jour il a d'interminables conférences avec son second... Il ne se passe guère de semaine que les messageries ne déposent ici quantité de coffres extrêmement pesants, que Borluut vient charger ensuite sur une charrette à bras pour les transporter au navire... Et l'argent petit à petit s'écoule, vous concevez... Mais c'est le moindre souci de Rolf... Il s'est donné corps et âme à l'étude, au diable peut-être... Tenez ! L'entendez-vous marcher de long en large en grommelant ?... Le voilà qui ouvre sa fenêtre... C'est, sans doute, le fanal rouge du *Vautour* qui l'inquiète et qu'il épie... Vraiment, je suis bien à plaindre !...

FARAZYN, *incrédule :*

Tu crois que, réellement, Rolf songerait à armer pour le Pôle ?...

KEE

Mais quelle autre explication chercher à son manège, à ces va-et-vient continuels, d'ici à l'*Idéal*, de l'*Idéal* à sa chambre ?... Et que lui rapportera cette folie, dites-moi ?... Est-ce qu'on revient jamais de ces équipées en terre inconnue ?... Le climat y est affreux, mon père... Le Recteur Hilversum m'a déclaré que, dans certaines régions, la température descendait jusqu'à 40° sous zéro !... Est-ce humain, voyons !...

FARAZYN

Tu n'as rien fait pour le dissuader de ce projet insensé ?

KEE, *avec abattement :*

Vous savez comme il est violent, mon père... Au premier mot que j'ai hasardé, une expression sauvage altéra ses traits... Ses gros sourcils rouges se haussèrent par-dessus ses yeux aigus et verts... Ses lèvres ont tremblé... Il m'a très rudement saisi le poignet et m'a dit, d'une voix que je ne lui connaissais pas : « Kee, tu n'es plus ma compagne... Sans ça, m'aurais-tu parlé sur ce ton d'un projet qui doit consacrer ma réputation ?... Si tu m'aimes, tu me suivras... Si tu ne m'aimes pas, va... tu peux rester... Je ne t'impose pas ma volonté... Mais je te renie, entends-tu... je te renie !...

FARAZYN, *très agité, remontant le théâtre :*

Ah ! bien... S'il s'imagine que ça va continuer comme ça... Tu n'obéiras pas, j'espère ?...

KEE, *avec force :*

Mais je mourrais, mon père !
Oh ! les grands froids
du Pôle ! Je les hais. Ils suscitent l'effroi

à fleur de peau, rien que d'y penser.

FARAZYN

C'est absurde!... Par quelle sotte émulation est-il soutenu?... Quel profit Flandre et lui-même retireront-ils de cet avatar chanceux?...

KEE

Il parle d'entités sublimes, de la science
que l'on creuse toujours sans en trouver le fond,
de la gloire sans tache des penseurs profonds
et des savants, dont la sapience
illumine d'éclairs soudains notre conscience.

FARAZYN, *violemment* :

On ne vit pas de ces chimères,
il le sait mieux que nous. Sa vaillance, il nous doit
de ne pas l'épuiser en vain.

KEE, *rayonnante :*

Oh! montrez-lui l'emploi
qu'il doit en faire, vous, l'Amman, à la voix claire
et ferme, qui dictez à la Flandre ses lois
et les chemins qu'il lui faut suivre, par les ères.

On entend battre de la semelle au dehors. Entre Tobias.

TOBIAS, *au paillasson, la main sur le bec de la porte :*

Salut à tous !... Que le saint jour qui va naître vous soit propice !

Il descend le théâtre, son bonnet de peau de lapin à la main, un gros foulard de soie bigarrée autour du cou.

KEE, *s'avançant au devant de lui :*

Ah ! Ah ! vieux sonneur Tobias !... Venez vous réchauffer et prendre une goutte...

Elle le débarrasse de son bonnet, de sa pelisse, avance un siège sous le manteau de la cheminée, puis remonte le théâtre pour aller suspendre le bonnet et la pelisse au portemanteau, au second plan, à gauche.

FARAZYN, *bourrant une longue pipe de Gouda qu'il est allé décrocher au ratelier:*

La bienvenue, Tobias... La nuit est sombre... Les granges seront claires...

TOBIAS, *sous le manteau de la cheminée :*

M'est avis... Le vent souffle aigrement dans le clocher, Mynheer Farazyn... Si le soleil ne se montre point demain, l'année sera néfaste.

KEE, *emplissant deux petits verres et les présentant sur un plateau d'argent à son père et à Tobias :*

Ta, ta, ta, avec vos prédictions... Goûtez-moi cette liqueur de cerises... Qu'en pensez-vous?...

FARAZYN

A ta santé, Tobias!...

TOBIAS

A la vôtre, Mynheer Farazyn...

Ils trinquent.

TOBIAS, *s'essuyant la bouche du revers de la manche, et hochant la tête avec satisfaction :*

Fameux!...

KOBUS, *ouvrant la porte et passant sa tête dans l'entre-bâillement :*

Bonne fête!... Je viens en passant, avant la messe...

FARAZYN, *remontant le théâtre, au devant de Kobus :*

Ah! Ah! voilà l'ami Kobus!...

KEE

Entrez, fossoyeur, entrez... Buvez également un coup... Ça vous réchauffera...

TOBIAS, *présentant un siège à Kobus :*

Oui, Kobus... Prends place dans le cercle...

KOBUS

Je ne dis pas non... mais je ne resterai pas longtemps... Brr!... Il fait un froid de loup...

Refusant de la main le verre de liqueur que lui offre Kee :

Non merci, Madame Barensen... Je ne bois pas... Je suis un peu enrhumé, voyez-vous...

KEE

A votre convenance, fossoyeur...

Elle remet le plateau sur la table.

FARAZYN, *serrant la main à Kobus :*

Comment va-t-il?...

KOBUS

Pas mal, Messer Amman... Pas mal, vraiment... A part ce rhume, bien entendu... Fichu temps !

Ils causent à voix base. Entre Dirk.

DIRK

Paix à vous tous !...

FARAZYN

Que Dieu t'exauce, veilleur !...

DIRK

Avez-vous remarqué ? Le fanal de Bert Heyerman monte et descend le long du mât...

KEE

Ce ne peut être qu'un signal...

Farazyn, Kee, Dirk remontent. Kobus et Tobias restent sur le devant.

KOBUS, *assis, se chauffant les pieds au foyer :*

Ah ! Ah ! Tobias... Le coq a chanté quatre fois lorsque je suis entré avec la lampe dans le poulailler... Le froment sera à quatre escalins le zister...

On entend frapper du pied avec impatience dans la chambre de dessus. Les allées et venues recommencent de plus belle.

FARAZYN, *dans le fond :*

Qu'est-ce que cela signifie ?...

TOBIAS, *debout, devant Kobus, les jambes écartées :*

Et je te dis moi que mes cognassiers porteront...

DIRK, *dans le fond :*

Il se trame quelque chose à bord du *Vautour*...

KOBUS, *à Tobias :*

Les as-tu entaillés à coups de hache ?...

TOBIAS

Bien sûr !...

KEE, *dans le fond :*

C'est étrange...

KOBUS

Ah ! Ah !... Et si pendant que tu taillais, une sorcière était passée le long de la haie en brandissant son rouet du diable ?...

TOBIAS, *bourrant de coups de coude les côtes de Kobus :*

Gros bêta !... Est-ce que je n'ai pas regardé, auparavant ?...

Ils rient. Kobus se lève.

FARAZYN, *dans le fond :*

Regardez !... Voilà la vieille Lena et sa fille, la grande Ursule, qui passent...

DIRK

On sonne pour l'office...

Des ombres noires passent devant la baie vitrée. Amples mantes brugeoises à capuchon. De-ci de-là, des lanternes allumées.

KEE, *du fond, à Kobus :*

N'est-ce pas votre heure, fossoyeur ?...

KOBUS

Bah ! Bah ! j'ai bien le temps...

Il se carre voluptueusement devant le foyer. Chœur d'enfants au dehors :

LES PETITS ENFANTS

L'âne est devant la crèche,
le bœuf est sur la paille ;
et le petit enfant
dit bonjour à Gaspar,
dit bonjour à Melchior;
il fait la révérence
au grand roi Balthasar.
Printjes, Printjes ! L'oie est sur la table,
les rois sont dans l'étable :
Avec l'étoile ils sont venus.
Baas ! Donnez un cent seulement...

KEE, *avec un geste las :*

Heureux ceux qui ont la foi !...

DIRK

Entendez-vous d'ici ronfler le serpent ?...

Silence. Musique d'orgue au dehors, très loin. Et toujours les pas, dans la chambre de dessus.

LES PETITS ENFANTS

Noël ! Noël ! A Bethléem !
Le petit Agneau est tout blanc,
Sterrekens ! Sterrekens !
Baas ! donnez un cent seulement...

FARAZYN, *descendant :*

Oui, oui, chantez mes petits agneaux... Agitez vos lumerottes... Il est né, le divin Enfant... Tobias ! Les abeilles aussi bruissent dans leurs maisons dorées...

TOBIAS

Oui, Mijnheer Farazyn... Et l'âne salue avec ses longues oreilles...

FARAZYN, *rayonnant :*

Et le bœuf s'agenouille en mugissant à petites fois...

CRIS AU DEHORS

Noël ! Noël !

KEE

A table !...

FARAZYN, *d'un air grave :*

Oh ! non, pas tout de suite, fille... Souffle la lampe d'abord... La bûche va flamber dans l'âtre et nous souperons à sa clarté...

Il s'approche du foyer. Dâ entre et dépose sur la

table l'oie rôtie, toute fumante. Le visage des convives s'éclaire. Murmure d'aise.

KEE

Est-ce qu'elle brûle ?... L'oie attend...

FARAZYN, *mettant la bûche au feu :*

Vas-y !...

Kee souffle la lampe. Une vive lueur éclaire la chambre fantastiquement. On voit se consumer la bûche sous le manteau de la cheminée. Les nuages se sont dissipés. Il ne neige plus. La lune se lève.

DIRK

Voilà la lune qui monte !...

CRIS AU DEHORS

Noël ! Noël !...

FARAZYN, *sous le manteau de la cheminée :*

Maintenant tu peux appeler Rolf, Kee !...

KEE, *avec une répugnance visible :*

Croyez-vous qu'il descende, père ?...

FARAZYN

Sans lui la fête avorterait...

KEE, *poussant la porte du premier plan, à droite, et criant dans la cage d'escalier :*

Rolf! Rolf!

Un silence. Les allées et venues ne s'interrompent point. Au dehors, devant la porte, musique de mirlitons et de rommelpotten.

LES PETITS ENFANTS

Noël! Noël! Jésus est né:
Baas, ouvrez aux petits enfants.

FARAZYN, *ouvrant :*

Entrez, mes mignons!...

Kee rallume la lampe. Entrent les enfants. Ils portent des bâtons surmontés d'étoiles de carton doré et des vetpottekens *allumés. L'un d'eux déguisé en ange Gabriel : robe de laine blanche, grandes ailes. Les suivants simulent l'Ane, le Coq, le Bœuf, quatre brebis. Vient ensuite un fou agitant sa marotte. Le Chœur des Pauvres Gens derrière : Attitudes humbles, barbes et cheveux en broussaille.*

CHŒUR DES ENFANTS

Baas, nous allons à Bethléem ;
un petit agneau blanc est né.

Il est dans une étable
entre le Bœuf et l'Ane.
S'il te plaît, Baaske, donne-nous
à chacun un petit sou.
Ses pauvres petits pieds sont nus.
Les trois Rois aussi sont venus,
avec l'encens, avec la myrrhe :
Baas, qu'est-ce que nous donnerons ?
Printjes ! Printjes ! L'Enfant Jésus est né.
Baas, Baas : ses petits pieds sont nus.
Les enfants souffleront dessus,
entre le Bœuf et l'Ane.
Baas, à chacun un petit sou :
Le petit agneau blanc est né.

KEE

Oh ! les braves petits !...

L'ANGE GABRIEL, *s'avançant au devant d'elle :*

Marie, Mère de Dieu, soyez bénie :
Priez pour nous, pauvres pécheurs ;
nous garantissez du malheur.

KEE, *le baisant au front :*

Fiat !

LE COQ

Puer natus est vobis !

LE BŒUF

Urbi ?

LES QUATRE BREBIS, *bêlant :*

Bethléem ! Bethléem !

L'ANE

Hihanus !...

Ils sortent. Les enfants défilent devant les assistants. Les pièces de monnaie tombent dans les bonnets. Le fou gambade en agitant sa marotte. Seuls, les pauvres demeurent dans le fond.

KEE, *aux pauvres :*

Approchez, bonnes gens... Les printekoeken sont sont sur la table... Mangez et buvez !...

Les pauvres approchent de la table et se mettent à manger timidement.

LES PETITS ENFANTS, *au dehors :*

Noël ! Noël ! A Bethléem
un petit agneau blanc est né...

Leur chant par degrés s'éteint.

KEE, *à son père, avec angoisse :*

Oh ! père... Rolf ne descend pas...

Entre Borluut, tout effaré.

BORLUUT

Madame Barensen, le patron est-il là ?...

KEE

Mon Dieu, Borluut, que vous êtes pâle !... Qu'est-il arrivé ?...

BORLUUT

Le *Vautour* lève l'ancre...

FARAZYN, *avec un geste de surprise :*

Bert Heyerman ?

KEE, *chancelant :*

Jésus Dieu !

Elle se laisse tomber dans un fauteuil. Les pauvres, un à un, se retirent discrètement.

BORLUUT, *désignant le fanal rouge qui passe lentement dans le fond, découvrant à la place qu'il occupait, le long du quai, l'éblouissante fixité du fanal vert de Rolf.*

Voyez !...

FARAZYN

Borluut a raison...

TOBIAS

M'est avis, en effet !...

Ils remontent. On entend un grand tapage dans

l'escalier. La porte du premier plan à droite s'ouvre avec fracas, livrant passage à Rolf.

ROLF, *faisant quelques pas dans la direction de la verrière et tendant le poing vers le fanal rouge qui, dans l'éloignement, décroît de plus en plus :*

Le voyez-vous dans la nuit se dissoudre ?

KEE, *courant à son mari, avec angoisse :*

Mon Rolf !

BORLUUT

Permettez que je vous dise, patron...

ROLF, *repoussant Kee, rudement :*

Va, toi !...

Kee chancelle, recule... Son père lui tend les bras. Elle s'y réfugie en pleurant.

ROLF, *se prenant la tête à deux mains, avec rage :*

Je m'en doutais ! Je m'en doutais !
Voilà des mois que de là-haut, de ma fenêtre,
je l'épiais, ayant la crainte dans mon être,
et le tourment. Oh ! Je sentais
que son calcul profond et jésuitique entait
sa vigueur sur la tige

où jusqu'à l'impossible a fleuri mon vertige !
Ah ! si j'avais été
comme ce Bert moins seul, riche d'être fêté,
dans l'imposture vile et le plagiat infâme,
par avance de ceux pour qui brûle mon âme,
voilà des jours que voguerait
ma nef vers la banquise attirante du Pôle !

A Borluut, avec une fureur concentrée :

Pourquoi ne m'avoir pas prévenu plus tôt ?...

BORLUUT, *tête basse, tournant et retournant machinalement son suroît entre ses mains :*

J'ai fait ce que j'ai pu... Il a déjoué toutes mes ruses...

ROLF, *le secouant brutalement :*

Mais, au moins, sauras-tu me dire
quel est son plan, ce qui transpire
de ses projets à mon ombre mûris ?
Dis-moi ? Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu fait ? Qu'as-tu surpris ?

BORLUUT

Avant le départ du *Vautour* j'ai réussi à attirer dans une des distilleries du quai, au *Chaperon blanc*, le plus vieux des lascars du navire...

ROLF

Oh ! ma raison chavire !
Parle !... Cet homme... Eh bien ?...

BORLUUT

Jamais Bert Heyerman n'a songé à mettre le cap sur Punta-Arenas...

ROLF

Prétextes ! Faux fuyants ! Le schipper te berna...

BORLUUT

Votre ancien lieutenant veut mettre l'embargo sur l'or de la Chine, voilà la vérité... Mais pour arriver au Céleste-Empire il voudrait trouver un chemin plus court que la voie ordinaire... C'est ce qui explique pourquoi il fait voile vers le nord...

ROLF, *les yeux étincelants :*

Je te dis que tu mens !...

BORLUUT, *d'un air piteux :*

Oh ! mon Dieu, cependant...

ROLF

Qui me garantit ?... Toi ?

Avec dédain :

Peuh !...

BORLUUT, *vexé :*

Je vous donne ma parole...

ROLF, *s'adoucissant :*

C'est donc le passage Nord-Est que Bert convoite ?...

BORLUUT, *avec résignation :*

Pour ma gouverne
C'est ce que m'a dit schipper Fons dans la taverne...

ROLF

Mais c'est presqu'impossible, Borluut ! Cette bande
de physiciens chenus et pédants de Hollande
qui s'en vint le chercher
dans la darse inconnue où il s'était caché,
ce n'est pas pour cette besogne
qu'elle nolise le *Vautour ?*

BORLUUT

Ce sont gens sans vergogne,
patron ! Eux des savants?... De vieux filous ! Suppôts
de la Ligue hanséatique, vuideurs de pots
et d'escarcelles, oui ; gens sans scrupule, engeance
à rouer vive...

ROLF

Des négociants de la Hanse ?
Des marchands de coton ? Bien sûr?

BORLUUT

Sûr ! Voulez-vous parler vous-même à l'homme ? Il n'est pas loin d'ici et je vais le héler...

Il se dirige vers le tambour d'entrée, en ouvre les deux portes et crie dans le clair de lune :

Fons !

Entre Fons, titubant.

FONS, *d'une voix pâteuse :*

Bonsoir la compagnie !

BORLUUT, *se faisant un porte-voix des deux mains pour lui crier dans l'oreille :*

Eh ! camarade !... Dis-nous un peu vers où le *Vautour* court largue à cette heure ?...

ROLF, *anxieusement :*

Dis ?...

FONS

A ce que je suppose, droit sur le nord... vers la côte sibérienne... Serviteur !... Après tout ce n'était qu'une chienne de corvée !

ROLF, *levant les bras au ciel, le cœur soulagé d'un poids énorme :*

Hosanna !... Voilà pour toi, matelot !...

Il donne un florin à Fons, qui remercie en portant la main droite à son suroît, et puis se met à contempler stupidement la pièce d'argent dans le creux de sa main :

BORLUUT, *poussant schipper Fons dehors avec les plus grands ménagements :*

Ce n'est pas assez?... On jurerait que tu n'es pas content... Allons, schipper, va te coucher et sois prudent, car la maréchaussée du port est à tes trousses...

FARAZYN, *sortant enfin du long silence qu'il avait gardé, à l'écart sous le manteau de la cheminée :*

Mais, en définitive, quels sont vos projets, Rolf?... Nous avons bien le droit de nous enquérir, après tout...

BORLUUT, *redescendant en riant :*

Ce qu'il est ivre !... Il tangue et court des bordées comme un trois-mâts par un gros temps !...

TOBIAS, *de dessous le manteau de la cheminée, à Rolf :*

Mynheer Farazyn a raison... Vous nous feriez rudement plaisir, Capitaine...

ROLF, *avec exaltation :*

Je dis que le bonheur, comme un coup de soleil,

m'enveloppe et m'assomme, soudain, d'une vague
d'éblouissement rouge, aigretté de vermeil;
je dis que j'extravague;
je dis que je me sens libéré, qu'à la fin,
attendri par mes cris sauvages et terribles,
l'espoir, qui s'en allait à la dérive, cingle
à nouveau vers mon cœur; et qu'à cause de lui
mon sang tumultueux charrie des épingles;
et qu'il est là; et qu'il bondit;
que dans mon crâne en gerbes il s'épanouit;
et qu'aux mâts de ma nef, près des quais, il scintille
ainsi qu'une escarboucle au zénith des Antilles!

FARAZYN, *levant les bras avec désespoir :*

Mais c'est insensé!...

ROLF

Non! Non! C'est plus que lucide!
Le large est là; le large inexploré, livide;
le large en son étau mobile d'horizons
qui reculent toujours, cependant que font route
les voiles du Savoir vers les pôles du Doute!

FARAZYN, *méprisant, aux assistants :*

Comprenez-vous, vous autres?...

ROLF, *dans un rayon lunaire qui l'enveloppe tout entier :*

Oh! je le sais: Pour vous, le rêve est un état

anormal qui ne peut sur l'âme avoir d'empire.
Mon projet hasardeux est, sans doute, des pires
puisqu'au bout de son vol chimérique et hardi,
nulle cîme accessible à tous ne resplendit.
Mais que m'importe !
Ce rêve qu'une foi sans analogue emporte,
étant divin s'atteste lilial et pur
comme un cygne passant à l'ombre de vos murs.
Voilà plus de trente ans qu'en ma cervelle altière
et novatrice, elle germa, primesautière,
l'Idée étrange, et fastidieuse, et folle, mais
surhumaine d'aimer ainsi de tels sommets !

FARAZYN

Malédiction !

ROLF, *extatique* :

Un soir des temps, drapé dans mon sombre génie
et mon orgueil flamand, couronné d'avanies
comme le Christ le fut d'épines, je rêvais
de m'en aller aux caps du pôle austral féerique,
dans le désert du froid où les glaçons s'imbriquent
aux nefs des icebergs, cathédrales flottant.
Au-delà de la Terre de Feu, par les brumes
jaunes, la mer plombée entre les glaciers fume :
Des récifs tubulaires, énormes beffrois,
et la banquise, errants, y promènent l'effroi :
Béliers prodigieux, citadelles hautaines,

de baie en baie, au loin, sur la mer, par centaines...
Comme un duvet d'eider floconne par la nuit
éternelle; et, souvent, aux ténèbres où luit
l'éclair tranchant et bleu d'un promontoire immense,
croulent effrayamment, dans le blême silence,
des montagnes de neige emmi les tourbillons !

KEE, *dans un sanglot :*

Mon Rolf, tu ne peux pas y creuser ton sillon.

ROLF

Vers les presqu'îles vierges
qui des froidures hallucinantes émergent,
paradoxales, avec leurs pics, leurs volcans,
dont la lave sinistre et glaciale doit être
du granit congelé dans le soufre au salpêtre,
je veux aller...

BORLUUT, *enthousiasmé, serrant les deux mains de Rolf :*

Bravo, patron !...

KEE

Rolf, tu n'y songes pas...

ROLF

Si, si, chère femme, j'y songe.
Je suis las à la fin du désir qui me ronge.

Il faut que j'accomplisse l'œuvre dans le sud.
Je veux être celui qui soulève, une à une,
les robes de terreur, d'énigme et de lacunes
dont s'étoffe, à la honte du savoir humain,
ce pôle vers lequel nul n'ouvrit de chemin.

FARAZYN

Ce que nul n'a tenté pourquoi vouloir le faire ?

ROLF

Pour être simplement, mais glorieusement,
celui qui, devant vous, illimita les sphères...

FARAZYN

Illusoire dessein !

ROLF

Rien ne le prouve encor.

FARAZYN

On sonne l'hallali quand on tient le dix-cors.

ROLF, *jetant son suroît sur le sol :*

Oh ! vous autres, terriens, gens des hameaux, gens des villages,
gens des steens sombres et étroits,
en rond peureusement autour de vos beffrois,
vous ne saurez jamais quel élan vers les plages
désertes, vers les horizons sans fin, sauvage,
chasse, son aile ouverte au vent,

toujours plus loin, l'engoulevent !
Vous ne pouvez aimer, vous ne pouvez comprendre
que les Bert Heyerman, ceux que l'on voit s'éprendre
d'un mirage grossier d'escalins à glaner.
Oh ! moi ce que je veux, c'est vaincre, c'est planer.
Nul vol humain ne me dépasse
aux gouffres éblouis des cieux et de l'espace
où brûlent les clartés ineffables de Dieu !
Jadis, jadis, lorsqu'à vos terres
j'abordais, apportant l'indigo de Java,
pas un, alors, qui n'exalta
d'une voix claire
ma gloire auréolée aux rivages stellaires
que mon œil vit surgir des firmaments indiens.
Mais aujourd'hui que, pour la science,
ayant au front le signe et le bandeau, je veux
lancer vers l'Au-delà blême et mystérieux
ma proue étincelante et ma voile funèbre,
tous vous m'abandonnez, tous, tous ! L'ingratitude
est le fruit vénéneux que votre lassitude
et votre lâcheté font paraître au festin
qu'à ma dernière aurore apprête le Destin.
Ah ! que ce fer rougi dans les entrailles m'entre,
si je cède, ne fut-ce qu'un instant,
à l'imbécillité sournoise
qui complote hypocritement

d'entraver mes joyeux et mes libres élans
d'aises veules et de vertus bourgeoises !

Il brandit au-dessus de sa tête les pincettes rougies à blanc qu'il vient de retirer du foyer. On entend sonner le glas à la tour de l'église.

KEE, *blanche de terreur, se jetant devant Rolf :*

Oh ! Rolf, Rolf !

ROLF, *rejetant les pincettes au foyer, et étreignant Kee, passionnément :*

Ah ! mignonne, pourquoi te laissas-tu gagner
par les calculs sordides
et les petits desseins de ces flamands cupides ?
Rien autant que cela ne peut m'endolorir,
vois-tu ! Chère compagne bien-aimée,
va, je ne t'en veux plus. Je t'adore toujours,
mais je ne puis céder sans cesse à notre amour.
Ah ! je pleure, et mon cœur, et mon âme tressaillent.
Mais cependant il faut que, dès cette nuit, j'aille
pour à jamais, pour en finir,
faire Flandre plus grande avant que de mourir.
Adieu ! Adieu ! si je le puis,
un soir des temps, vers le pays
à nouveau cinglera ma funèbre voilure.
Il faut que j'aille. Dès demain

à Brouwershaven, au matin,
frégate sombre ouvrant son aile au large énorme,
au pôle sud l'*Idéal* s'en ira
planter l'étendard jaune au noir lion de Flandre...

Il embrasse Kee rapidement et s'élance au dehors, suivi par son second. Les deux portes du tambour d'entrée demeurent béantes sur le ciel étoilé.

KEE, *avec un désespoir effrayant :*

Rolf!

Un silence. Kee sort en courant. On l'entend crier sur le quai :

Rolf! Rolf!

Nouveau silence. Kee, rentrant :

Je me meurs!...

Elle fait quelques pas, chancelle, puis s'affaisse sur le plancher.

FARAZYN, *la soulevant, d'une voix déchirante :*

Kee!... Mon enfant!... Ma petite fille!...

TOBIAS, *hochant tristement la tête :*

Le soleil s'est éteint... Ah! je l'avais prédit que l'année serait néfaste!

FARAZYN, *éperdu, le visage inondé de larmes :*

Flandre est morte, mes bons amis... Priez pour elle !...

Les assistants se découvrent. On entend Dâ pleurer bruyamment dans le fond du théâtre. Et toujours, toujours, le glas sonne à la tour de l'église...

RIDEAU

APPENDICE

Au sieur Léopold ROSY,
pion de lettres.

J'en demande pardon au public des honnêtes gens — j'entends par là ceux qui se gardent bien de faire de la littérature, estimant, sans doute, que l'hommage le plus flatteur que l'on puisse rendre à la beauté de la vie c'est, précisément, de la vivre — quelque bien arrêtée qu'ait pu être ma résolution de ne ne plus répondre que par des œuvres aux attaques dont je suis l'objet, il faut cependant qu'une bonne fois encore je commente publiquement les procédés de mes adversaires.

Vous aurez peut-être la simplicité de croire, mon cher Rosy, que celui dont vous usâtes à mon égard me blessa assez profondément pour que la souffrance morale qui en résulta ne se pût adoucir sans cris, dans l'ombre pro-

pice et dans la solitude heureuse, grâce au baume salutaire de cet excellent médecin, le temps, le temps qui apaise tout et qui fait tout oublier, principalement en Belgique. Je dois à la vérité de reconnaître que votre impertinence, après tant d'autres qui vous sont coutumières, me désobligea fort et m'humilia bien davantage encore ; mais elle ne vaudrait point l'honneur que l'on en occupât les rares personnes qui veulent bien s'intéresser aux lettres dans notre pays, si elle ne ressemblait furieusement à plusieurs autres que j'ai dû subir autrefois et si, en la relevant comme elle le mérite, je ne visais point à ce que cela servît de leçon profitable aux hommes du monde qui s'y voudraient exercer après vous.

Vous vous avisez, mon cher Rosy, parce que, entr'autres libertés, vous avez pris celle de diriger une revue d'art, d'en user avec les écrivains consciencieux et personnels comme avec ces braves gens assez candides pour se prêter à vos exhibitions de fonctionnaire toqué de gloriole oratoire et littéraire. Je veux dire

que vous prétendez à les traiter les uns et les autres avec une morgue et une suffisance telles que, si vous aviez le malheur de vivre quelque deux cent cinquante ans plus tôt, le duc de Nevers eût peut-être ressenti l'envie de récompenser votre bon sens critique d'une bastonnade fort proprement appliquée sur les épaules, s'il n'eût dû appréhender que vous en eussiez fait état pour vous égaler à Boileau, un traitement semblable vous confondant, ce digne homme et vous, devant la postérité. Ah ! Ah ! vous me jugez, moi, vous ! Je ne suis pas digne du *Thyrse*. Beaumarchais aurait dit qu'il faut se hâter d'en rire pour n'être point obligé d'en pleurer. Hélas ! Beaumarchais n'est plus et vous, vous respirez. Il y a plus de huit ans que je travaille, donnant à chaque saison mes fleurs et mes fruits, indifférent au bruit, dédaigneux du succès facile, mais content de savoir tout de même qu'au milieu de ma production, parmi cent pages médiocres peut-être, un vers, une phrase éclatent, sonores et magnifiques, prometteurs

d'opulentes moissons à venir, attirant sur mon effort l'attention bienveillante des aînés. Cela ne touche pas, cela ne peut intéresser un Rosy, pas vrai ? Bien que nous nous fussions rencontrés souvent, trop souvent, bien qu'en votre pompeuse qualité de directeur-fondateur d'un périodique littéraire, vous ne pussiez, sans qu'on en rît, ignorer une activité d'artiste, toujours il vous a plu vous soucier de la mienne comme une huître d'un rayon de soleil, ne laissant pas, toutefois, à l'occasion, de me témoigner cette sourde hostilité que ceux qui n'ont rien dans le ventre ont généralement pour les producteurs. Non que j'eusse éperdument désiré faire partie de la maison du *Thyrse*, où des talents se sont produits. Vous conviendrez que je n'ai guère importuné votre Magnificence de mes appels d'auteur en mal de publicité. Mais, il y a deux mois, nos relations s'étant par hasard renouées, je m'étais dit que, sans doute, Elle n'attendait de mon humilité qu'une démarche pour accueillir enfin le pauvre auteur qui, trop

longtemps, souffrit de la disgrâce de ne figurer point aux tablettes du *Thyrse*. J'apprécie ce qu'il m'en coûte et reçois de l'expérience une leçon nouvelle. Ah ! Ah ! J'avais donc perdu la notion de la distance qui sépare un poète d'un directeur de revue, le créateur de celui qui ne fait rien. C'est fort bien fait. Car enfin est-il possible qu'un rimeur épris de modernité, révolutionnaire par goût et par conviction, ennemi né de tout ce qui sent le cliché, le joli, le ron-ron, ait pu s'imaginer que l'imposant et prudhommesque directeur du *Thyrse*, le souquelaire de la littérature comme on le surnomme en style Beulemans, pouvait apprécier l'audace qu'il y a à appliquer à un sujet nouveau, non pas comme le voulait Chênier, des procédés antiques, mais des procédés nouveaux également, le tout en haine du convenu bourgeois et de la sauce scolastique ?

Est-ce que depuis trois ans, les critiques belges et, parmi eux, des Marlow et des Souguenet, n'ont pas condamné, les uns par

leur sévérité dogmatique, les autres par leur fine raillerie, mes tentatives acharnées pour faire sortir l'art de la convention et de l'ornière? Comment un Rosy oserait-il les admettre, ces tentatives, après l'arrêt de ces messieurs, surtout que l'auteur, avec eux, reconnaît que ce n'est pas sans défaillance que l'on marche dans une voie à peine frayée, et où personne encore n'a planté de poteaux indicateurs! Ah! sans doute, il est beau de briller dans un ordre illuminé par l'apport des aînés, en qui brûle le génie de la race. Et toutefois Zola a écrit que le temps vient où une carotte peinte avec sincérité sera grosse d'un monde; Musset a déclaré que, si petit que soit son verre, l'artiste se doit de boire dans son verre. Songeaient-ils tous deux aux Rosy belges et aux Léon Daudet français? C'est cependant en vain, ô princes (?) ineffables de la critique, que vous vous imaginez que l'art vrai s'accommodera jamais de vos œillères ou se prêtera à vos ciseaux châtreurs! Dites-vous bien qu'il se consolera toujours de ses erreurs, de ses

fautes, même énormes et grotesques, en songeant qu'il a projeté sur la conscience humaine un rayon plus puissant ou plus pur, au lieu d'allumer simplement une bougie aux cierges flambant sur l'autel, dans la cathédrale des précurseurs. Lorsque vous serez oubliés depuis des siècles — ainsi le veut la justice des choses — ceux qu'on vous a laissé vilipender aujourd'hui, ô pions, ô ramasseurs de bouts de cigares, laisseront encore l'éblouissante lueur de leur force impulsive dans le souvenir des humanités. Certes on fera la part de leurs bévues, mais on fera celle aussi de leurs conquêtes, car les hommes qui viendront seront justes. Ils se diront qu'avant que sortît du four torride et vermeil le premier pain de froment, blond, doré et appétissant comme le sein d'une jeune femme, les ancêtres des forêts primitives péniblement broyaient le grain entre deux pierres plates, pétrissaient sans art la pâte de maïs et faisaient cuire dans la roche creusée, au feu rougie, l'informe boule de farine et d'eau, genèse du pain

accompli qui refait le sang et la moëlle des générations. Et je me demande si elle n'est pas proche, l'ère où l'on ne tolèrera plus ni vos lunettes, ni votre claudication intellectuelle, ô pisseurs d'encre pâle, puisqu'aujourd'hui ce n'est pas sans honte ni sans colère que nous les souffrons encore au tournant de nos parterres et à l'ombre de nos charmilles.

Impuissants a féconder le ventre ardent de la forme par la rouge semence de l'idée, vous couvez une haine délirante d'eunuques pour le grand art qui se cabre en plein azur comme un étalon hennissant. Vous ne pouvez édifier à côté des parthénons dorés du talent que vos misérables cabanons de nègres du Zambèze. Vous le savez, et c'est parce que vous le savez que vos mains noires et velues se posent comme des araignées sur le marbre immaculé des sveltes colonnes ioniques. C'est pour cela que vous crachez avec dégoût aux stylobates impeccables et aux péristyles radieux.

Eh ! Qu'importent vos petites injures et vos attentats ridicules ! Lorsque la mer s'enfle et

gronde, ses vagues impétueuses peuvent monter à l'assaut du rivage; leur écume, en les souffletant, ne fait que blanchir davantage les rochers immuables; leurs efforts les plus désespérés n'ont jamais détaché qu'une infime partie de la falaise formidable qui les défie, dont la nudité tragique et redoutable continuera dans les siècles des siècles, en dépit du grognement des hydres marines, à faire face à l'occident, où le soleil qui se lève secoue en frémissant sa chevelure d'or flamboyante et joyeuse. C'est pourquoi, ô Rosy, je vous pardonne. Je vous pardonne les effets trop sensibles de votre esprit du diable... du diable de Le Sage. Je vous pardonne aussi votre dédain. Je ne serai pas du *Thyrse*. Eh! rassurez-vous: Ma collaboration n'y aurait rien ajouté, peut-être, mais la vôtre au moins ne courra pas le risque d'y perdre.

PIERRE BROODCOORENS.

TABLE DES MATIÈRES

Paul ANDRÉ : Delphine Fousseret	3 00
» La Guirlande	3 50
» Le peintre W. Linnig jr, ouv. ill. de 32 photot.	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes . .	3 50
Maria BIERMÉ : Rayons d'Ame.	3 50
P. BROODCOORENS : Le Roi Aveugle, pièce en 3 actes .	3 00
« La Mer, légende lyrique en 4 parties	2 00
Victor CLAIRVAUX : La Barque amarrée	3 50
G. DANSAERT : Chants d'Amour et d'Epée, poèmes . .	3 50
Max DEAUVILLE : La Fausse Route	3 00
Le Fils de ma Femme	3 50
J. J. de la BATUT : Le Buveur d'Azur, poèmes	3 50
Louis DELATTRE : Fany, comédie en 3 actes	3 00
» La mal vengée, comédie en 2 actes .	3 00
» Contes d'avant l'Amour	3 50
Maur. des OMBIAUX : La petite Reine blanche	3 50
Ed. de TALLENAY : Vivia Perpetua, tragédie en 4 actes .	3 00
L. DUMONT-WILDEN : Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
J. F. ELSLANDER : Parrain	3 50
André FONTAINAS : Hélène Pradier, pièce en 3 actes . .	3 00
G. GARNIR : A la Boule Plate (ill. de Flasschoen & Lynen)	3 50
Maurice GAUCHEZ : Les Symphonies Voluptueuses . .	3 50
Iwan GILKIN : Etudiants Russes, drame en 3 actes . . .	2 50
Valère GILLE : Ce n'était qu'un Rêve, comédie en 1 acte	1 25
» Madame reçoit..., pièce en 1 acte. . . .	1 00
Arthur GILON : Dans mon Verre (av. 14 dess. de A. Van Neste)	3 50
Georges GOFFIN : Vibrations, poèmes en prose	3 00
Eugène HERDIES : Le Roman de la Digue	3 50
J. JOBÉ : La Science Economique au XXe siècle	3 50
Maurice KUNEL : Sur la Flûte de Roseau, poèmes . . .	3 00
Jean LAENEN : Cœur damné (Préface de Paul André) . .	3 50
Richard LEDENT : Ymnis et Numaine, drame en 4 actes .	3 00
Honoré LEJEUNE : Fidélaine, drame lyr. en 3 actes . .	2 50
François LÉONARD : La Multitude errante	3 50
H. LIEBRECHT : Cœur-de-Bohême, comédie en 1 acte .	1 25
» L'autre Moyen, pièce en 1 acte	1 00
» Les Jours Tendres	2 50
» Un Cœur blessé	3 50
René LYR : Brises, poèmes.	2 00
Paul MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami	1 50
A. MISSON : Le Cœur qui souffre	2 00
MORISSEAUX & LIEBRECHT : L'Effrénée, com. en 4 a.	2 00
Edm. PICARD : Trimouillat et Méliodon, vaudev. en 3 a.	2 00
Sander PIERRON : Les Images du Chemin	3 50
Georges RENS : La Cluse, comédie dramatique en 4 actes .	3 00
« L'Homme en noir, drame en un a., en vers	1 00
Prosper ROIDOT : Ferveur	2 50
Emile SIGOGNE : Eurythmie	3 50
Carl SMULDERS : Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois .	1 50
« La Ferme des Clabauderies . .	3 50
ıles SOTTIAUX : L'illustre Bézuquet en Wallonie . .	3 50
» La Beauté Triomphante	3 50
» La Wallonie Héroïque	3 50
h. van BENEDEN : La Peste de Tirgalet, tr. com. en 3 a.	2 50
ıerite VAN DE WIELE : Ame blanche	3 50
VAN ELEGEM : Par la Vie	3 50
OFFEL : Les Intellectuels, pièce en 3 actes .	3 00
L'Oiseau Mécanique, pièce en 4 actes	3 00


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 18 04 09 010 5